

N° 10 - 25-31 Mars 1921.

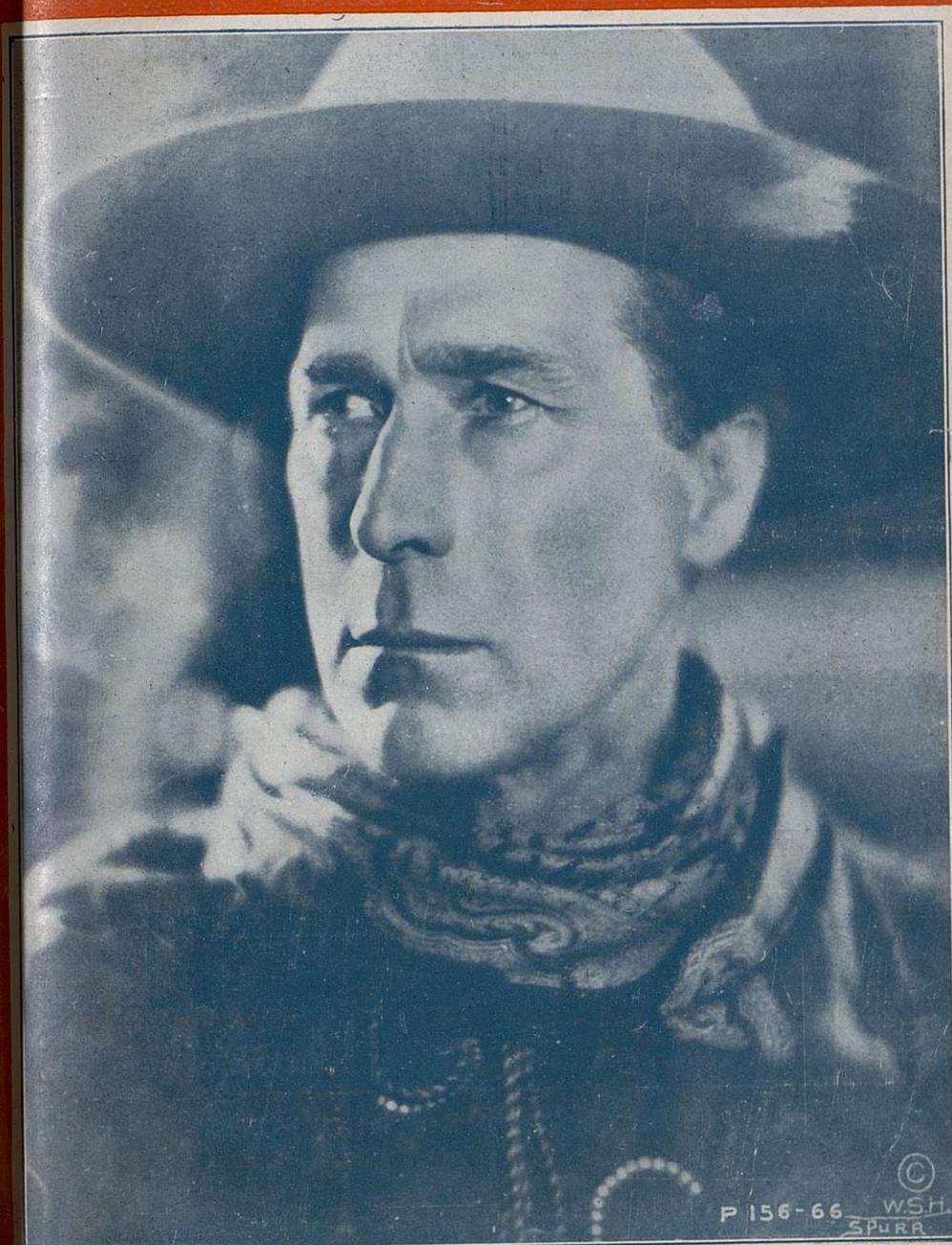
LE GRAND JEU

Dans ce Numéro
le 12^e et dernier Episode

Cinémagazine

PARAIT TOUS LES VENDREDIS

1 Fr.



WILLIAM S. HART, le célèbre "Rio Jim"

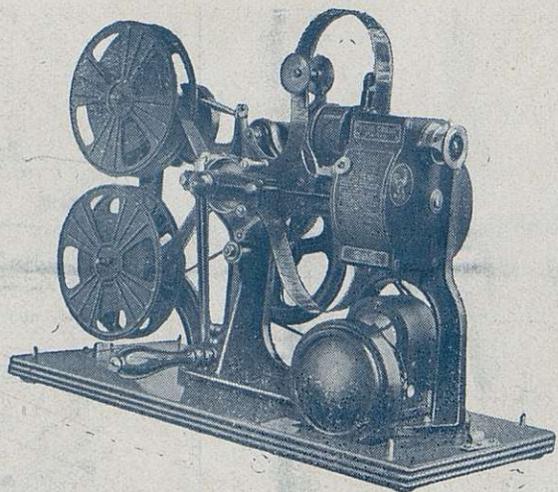
Cliché Paramount.

LA PLUS BELLE DISTRACTION
LE CINÉMA CHEZ SOI

SANS DANGER :: "SANS INSTALLATION
 :: :: SANS APPRENTISSAGE :: ::

AVEC LE CINÉMATOGAPHE DE SALON
PATHÉ-KOK

.. .. Établissements CONTINSOUZA, Constructeurs



LE CINÉMATOGAPHE DE SALON "PATHÉ-KOK"
 est une véritable merveille de Précision et de Simplicité

.. .. Facilement transportable à la main
 Produisant lui-même son électricité

LE SEUL APPAREIL NE PASSANT QUE
 DES FILMS ABSOLUMENT ININFLAMMABLES

CHOIX CONSTAMMENT RENOUVELÉ DE
PLUSIEURS MILLIERS de SUJETS

dramas, comédies, comiques, actualités, voyages, etc., etc.
 Programmes spécialement composés pour les séances en famille

Demandez le Catalogue R. illustré à "PATHÉ-KOK"

67, rue du Faubourg St-Martin, PARIS - (Salles de Démonstration et de Projection)

Le Numéro 1 fr.

N° 10

Du 25 au 31 Mars 1921

Cinémagazine

Hebdomadaire Illustré paraissant le Vendredi

ABONNEMENTS		JEAN PASCAL et ADRIEN MAITRE Directeurs 3, Rue Rossini, PARIS (9 ^e) - Td.: Gutenberg 32-32 (La Publicité est reçue aux Bureaux du Journal)	ABONNEMENTS	
France	Un an 40 fr. Six mois 22 fr.		Étranger	Un an 50 fr. Six mois 28 fr.

VEDETTES



Cliché PATHÉ

FANNY WARD

C'EST AUJOURD'HUI

que paraît le Troisième Épisode
DU

FAUVE de la SIERRA

Grand Roman - Cinéma en 10 Épisodes
Adapté par GUY de TÉRAMOND

Édition Pathé

Le FAUVE de la SIERRA

:: EST OFFERT ::
GRACIEUSEMENT
A NOS ABONNÉS



:: EST PUBLIÉ ::
EN FASCICULES
HEBDOMADAIRES

PAR

Cinémagazine

AU PRIX DE

50 cent.

3^e ÉPISODE :

LE NARCOTIQUE



TRIPATOUILLAGES

Par ANTOINE

Le mot est du délicieux et terrible Bergerat ; il l'asséna, un beau jour, sur la tête de Porel, qui n'en pouvait mais, et cet amusant néologisme a fait fortune ; même, je ne doute pas, qu'un jour, lorsqu'ils arriveront à la lettre T, les nombreux auteurs dramatiques, siégeant sous la Coupole, ne prennent, par une juste revanche, un malin plaisir à lui donner droit de cité dans le Dictionnaire. Bergerat entendait par le « tripatouillage », les tyranniques exigences des directeurs de théâtres, pendant les répétitions d'une pièce, leur féroce manie de changements et de coupures, sans souci de modifier de fond en comble une situation dramatique, un caractère ou un dénouement.

Il y aurait, du reste, beaucoup à dire là-dessus ; si, en principe, l'auteur doit rester maître de son œuvre, surtout, lorsque le succès a consacré son expérience et sa maîtrise, il est, cependant, véritable que certaines pièces bénéficièrent parfois d'un prudent et consciencieux travail de mise au point. Je n'ai pas été si longtemps directeur sans avoir gardé sur la conscience quelques méfaits de ce genre, mais je n'eus pas toujours à m'en repentir ; si je me trompai quelquefois, plus fréquemment, l'auteur lui-même put apprécier les avantages du labeur de l'avant-scène. Cependant, j'ai toujours estimé que ces remaniements ne pouvaient jamais porter que sur des points de détail, et, qu'une fois reçue, une pièce devait être respectée dans ses parties essentielles. Ce fléau du tripatouillage, pour parler comme Bergerat, sévit toujours ; depuis un an, je pourrais citer trois ouvrages joués à Paris auxquels des dénouements imposés par les directeurs enlevèrent le meilleur de leur originalité et de leur valeur littéraire.

Le cinéma, dans des conditions peut-être encore plus fâcheuses, est ravagé de la même maladie. Bien qu'en général les éditeurs se mêlent peu du scénario avant qu'il ne soit tourné, leur intervention est presque toujours fatale au moment de sa présentation. Obéissant à de prétendues nécessités commerciales qui, au fond, ne sont ni plus certaines, ni plus incont-

tables qu'au théâtre, ils chicanent souvent trop le metteur en scène sur son métrage. C'est que nous sommes partis, dès le début, sur une conception tout à fait erronée du spectacle cinématographique dont, heureusement, les inconvénients commencent à apparaître ; on cherche à composer des programmes propres à satisfaire le public dans son ensemble, sans apercevoir que le cinéma assemble, sans les mélanger, une grande variété de spectateurs de goûts, d'instruction et de mentalités opposés. Pour répondre à ces exigences, trop diverses pour être conciliées, il faut présenter, en une seule séance, un documentaire, des vues de voyages, des actualités, puis le grand film et une indispensable bande comique ; au total un métrage variant de 3.500 à 4.000 mètres, d'où étroite limitation de la durée de chacun de ces éléments, et, par suite, la question de la longueur des bandes prend le pas sur toute autre considération.

Mais ce n'est pas tout ; avant d'arriver au public, la bande subira encore les répercussions fâcheuses d'un outillage désuet, dans ce cas, comme dans tant d'autres, ce n'est point l'instrument qui est au service de l'œuvre, mais le scénario qui reste soumis aux méthodes de fabrication ; nos bobines ne pouvant, pour la projection, enrouler plus de quatre cents mètres de pellicule, il reste acquis, une fois pour toutes, que chaque partie du scénario ne saurait dépasser ces quatre cents mètres. Or, comme presque toujours un film français oscille entre 1.350 et 1.700 mètres, il faut bon gré, mal gré, le réduire à quatre bobines ; ses épisodes, son mouvement, sa progression, tout cela est implacablement mesuré sur ce lit de Procuste. On ne conçoit pas encore le métrage en rapport avec le sujet traité ; telle anecdote, parfaite en huit cents mètres, est délayée, en 1.600 ou 1.700 mètres ; d'où tant de nos films trop longs, alors que d'autres écourtés, rétrécis, restent irrémédiablement gâchés par un métrage insuffisant. Est-il logique pourtant de traiter une grande bande, tirée d'un roman célèbre comme une simple et courte his-

toire ? Telle aventure qui supporterait parfaitement 2.500 à 3.000 mètres sans fatiguer le public, est ramenée aux mesures habituelles, et, comme presque toujours, dans un semblable travail, le metteur en scène est entraîné à s'étendre, chaque fois la question se pose, non point d'ajouter ou de compléter, mais d'amputer.

Alors, le fameux tripatouillage sévit, et, si le malheureux metteur en scène, qui a soigneusement équilibré son travail, ne se résigne pas à s'exécuter lui-même, c'est la maison d'édition qui, presque toujours à tort et à travers, opère d'office les coupures. Des exemples récents ne manqueraient point et c'est l'une des souffrances habituelles du métier pour ceux qui ne s'en fichent pas. Par malheur, les auteurs, intéressés à protéger leurs œuvres contre de semblables pratiques, s'en désintéressent tout à fait, tenant le cinéma pour une chose inférieure.

Maintenant, voici la bande enfin arrivée chez l'exploitant ; mais ce n'est pas fini, car cet excellent homme va s'en mêler, lui aussi, au gré de son goût personnel, où, le plus souvent, pour faciliter les combinaisons de son spectacle ; il va donc tailler encore pour gagner sur la durée du programme, le temps utile à quelque bande supplémentaire, ou le plus souvent, afin d'y joindre une attraction de concert ou de music-hall.

Souvenez-vous d'*Intolérance*, de Griffith, amputée de plusieurs centaines de mètres, de toutes les scènes de la Saint-Barthélémy dont la disparition enleva à l'œuvre toute signification.

On a dit que le grand artiste américain indigné d'un pareil vandalisme, stipula par contrat, dans la suite, pour le *Lys Brisé*, la défense absolue d'en retrancher une seule image, mais tout le monde n'est point Griffith, et que de fois, un pauvre metteur en scène, allant revoir son film dans une séance publique, n'a-t-il pas été suffoqué par d'extraordinaires mutilations dont la conséquence sera une obscurité ou une incohérence que l'on lui mettra sur le dos.

Que faire à tout cela ? Rien, évidemment, tant que l'on n'aura pas renoncé à l'absurde composition actuelle des programmes, tant que l'on ne voudra pas comprendre que le développement d'un sujet dramatique ou comique, ne saurait être soumis à des règles étroites. A l'heure présente, tous les

établissements étant munis d'appareils de projection couplés, la vieille objection de la nécessité de changer les bobines s'effondrant, il n'est plus indispensable de limiter la durée d'une partie sur le travail de l'opérateur, puisque, sans suspendre l'intérêt, on peut chevaucher d'une bobine sur la suivante.

Enfin, pourquoi ne pas régler dorénavant la longueur des films, non point sur la place qui leur est réservée dans un programme bariolé, mais *avant tout* sur leur importance et les développements que le sujet comporte.

Combien de films qui ne sauraient, sans mutilations graves être réduits à 1.600 mètres et qui, cependant, ne sont point suffisants pour deux séries, faute de l'accrochage indispensable d'une semaine à l'autre, deviendraient parfaits en deux mille ou deux mille deux cents mètres. Cette libération serait un progrès plus important que l'on ne le croit pour la valeur artistique de notre production.

Il pourrait, enfin, en découler la possibilité de cette *spécialisation* que beaucoup commencent à souhaiter. Pour en avoir parlé récemment ici même, j'ai reçu nombre de lettres de gens se plaignant « d'avoir, pour un film qui les intéresse, à en avaler deux ou trois autres qui les embêtent », je cite textuellement. Un autre me dit : « l'idéal c'est le grand film qui tient tout ou presque toute la séance ». Un troisième : « Inutile d'essayer de revoir une bande qui a plu, à moins d'avoir le temps d'y courir la semaine même, impossibilité de prévenir ses amis, comme on le fait au théâtre, et c'est perdre la meilleure réclame parlée ».

Je m'arrête, c'est nous éloigner un peu de notre sujet en demandant encore pourquoi, au cinéma, la propriété artistique n'est pas protégée comme ailleurs ? On peut impunément s'y permettre de tronquer une œuvre sans responsabilités possibles ? Imaginez qu'au théâtre un directeur s'amuse à supprimer une partie de la pièce jouée chez lui ! Qu'en dirait la Société des Auteurs ! Il y a là, chez nous, un défaut de protection et de sécurité, qui, joint à tant d'autres errements, contribue à maintenir le cinéma dans cet état d'infériorité que tout le monde déplore.

ANTOINE



Cliché Journal

MARY PICKFORD ET DOUGLAS FAIRBANKS REÇUS PAR LES PARISIENS

VEDETTES



RUTH ROLLAND

IL est question de supprimer les vedettes en Amérique. Mais ce n'est pas pour des raisons purement théoriques. Il ne s'agit pas de savoir si l'avenir du cinéma en tant qu'*art* n'est pas compromis par l'exhibition des stars. Il s'agit seulement de faire des économies... L'Amérique subit une crise grave, et des informations nous apprennent que certaines grandes Compagnies vont entreprendre des films avec une distribution comprenant plusieurs étoiles.

Il serait bon toutefois de saisir ce prétexte pour poser le problème et le résoudre, et l'envisageant du seul point de vue esthétique, de se demander si le système des vedettes entrave les progrès du cinéma.

Il n'est pas douteux qu'il faut répondre par l'affirmative.

L'acteur n'est que de la matière photo-

génique à la merci du metteur en scène — du moins, il doit en être ainsi — et de la matière qui peut fort bien, suivant les circonstances et le développement du film, n'avoir à certains moments qu'une importance infime comparée à la valeur de tel autre élément d'expression, du décor, de l'éclairage, du mouvement d'un ensemble. Sa qualité d'expression particulière est subordonnée à la qualité d'expression de l'ensemble. Elle « rentre » dans le tout et concourt ainsi à la réalisation de l'unité. Dans un orchestre, quelle que soit leur différence de valeur, les artistes suivant l'instrument dont ils sont maîtres et l'emploi défini que fait d'eux le musicien, concourent également à la beauté expressive de l'œuvre, mais en s'absorbant aussi dans son unité ; c'est pourquoi le metteur en scène



DOLORÈS CASSINELL

est aux différentes *matières* photogéniques qu'il emploie, ce que le chef d'orchestre est aux musiciens.

La vedette est portée à vouloir qu'on fasse d'elle le centre de toutes choses, et c'est le cabotinisme qui tue déjà le théâtre, qui étouffera l'essor du cinéma, si l'on n'y prend garde.

Gordon Craig, dans son *Art du théâtre*, a étudié remarquablement ce problème, envisagé du seul point de vue de la scène, mais il est des remarques qu'il formule et qui sont également vraies appliquées à l'écran. J'en transposerai ici un grand nombre avec beaucoup de liberté.

Ce n'est pas que je croie comme lui que l'homme soit par sa nature même, impropre à servir d'instrument à un art, mais je suis convaincu qu'il ne peut jamais, seul, être un instrument possible. Et je crois aussi que l'homme doit servir à représenter et non pas personifier. La seule façon d'atteindre au style est de suggérer et non pas d'imiter la nature.

L'art reste toujours une transposition. Et tel est le rôle du metteur en scène qu'il doit substituer l'émotion de l'artiste à sa propre émotion. Car l'artiste ne fait que s'efforcer d'imiter la nature. « Pour un artiste, mettre de la vie dans une œuvre signifie fournir une initiation matérielle, grossière, immédiate de la vérité ».

L'art de Griffith est fait beaucoup de cette discipline qu'il impose à ses interprètes. Ceux-ci ne sont qu'une admirable matière, précieusement choisie, que son génie emploie à figurer la vie. C'est ainsi que



PEARL WHITE

dans *Le Lys brisé*, par exemple, voulant nous faire participer avec le maximum de puissance à l'affolement de la pauvre Lilian traquée par la Brute dans le réduit où elle s'est réfugiée, suggère cet affolement et ce désordre des pensées de l'enfant, en les extériorisant par le mouvement, alors qu'il est presque certain que dans la réalité l'enfant se serait jetée dans un coin, immobilisée par la terreur. Voilà du style.

Gordon Craig dit justement, encore, qu'il ne faut pas risquer de compromettre l'unité et l'harmonie d'une œuvre en y mêlant un élément de hasard. Or, l'acteur est inconsciemment en désaccord avec ce qui l'environne. Un petit nombre d'acteurs seulement sont guidés par un sens très sûr de cette harmonie nécessaire à l'œuvre, d'autres ne le possèdent pas du tout, mais ceux-là même dont l'instinct est le

plus juste ne peuvent s'intégrer dans l'ensemble, s'y fondre harmonieusement... qu'en suivant les instructions du metteur en scène. Ils ont toujours tendance à « sortir » à se mettre au premier plan. Et c'est ici qu'il est indispensable qu'intervienne une discipline absolue.

Malheureusement, il faut le dire, la plupart de nos metteurs en scène ont bien peu d'autorité. De quoi la tiendraient-ils d'ailleurs ? Leur insuffisance est notoire en toutes choses. Ils n'ont rien appris de leur métier : ils ne connaissent ni la pratique de l'interprétation, ni celles de la

Cliché Pathé

photographie, de l'éclairage, de l'exécution des décors et des costumes, de la danse, du montage et du découpage d'un film. Pourquoi donc seraient-ils capables de styliser le jeu des artistes et de faire de la sorte, œuvre de créateurs ? Aussi leur est-il plus facile de s'en remettre « à ces qualités inutiles de naturel dont se vante si fort l'acteur », ne se rendant pas compte que les grandes figures, ici, sont grandes parce qu'elles n'imitent pas, mais créent. Ainsi, au théâtre, elles se substituent à l'auteur et nous avons eu Talma, Le Kain, Rachel, Frédéric Lemaître, Mounet Sully, et nous avons encore Sarah Bernhardt... ; ainsi, au cinéma, elles se substituent au metteur en scène et nous avons Sessue Hayakawa, W. Hart, Chaplin, Douglas, Fanny Ward, Pickford, Talmadge...

D'ailleurs, je ne discute pas et, bien plus, je place très haut l'émotion que de tels artistes nous procurent. Mais « bien que nous acclamions l'acteur à la forte personnalité, n'oublions pas que c'est lui, l'homme, que nous applaudissons et non ce qu'il joue, et la manière dont il joue ; et que cela n'a rien à voir avec l'art, le calcul, la composition ».

Tout particulièrement lorsqu'il s'agit de puissantes personnalités, d'un Sessue, d'un Hart, d'un



Cliché Journal

SIGNORET



Cliché Gaumont

DOUGLAS FAIRBANKS

Charlie Chaplin, par exemple, « nous ne pouvons ni réfléchir, ni analyser, nous sommes soulevés par l'admiration et la suggestion. Peu nous importe qu'on nous ait hypnotisés : nous sommes ravis d'être si émus, nous crions de joie littéralement. La grande personnalité de l'acteur l'a emporté sur nous et notre Art ». Mais ces grandes figures sont très rares, et paraphrasant toujours Gordon Craig, je dirai que lorsque nous souhaitons de voir une personnalité s'affirmer à l'écran et s'imposer, il faut du même coup se désintéresser du scénario et de la mise en scène, et de l'art et de la beauté.

Il reste donc, malgré tout, exceptionnel qu'on aille au cinéma pour voir tel ou telle artiste. Il reste normal qu'on y aille pour voir un film. Et si l'on souhaite le progrès indéfini de l'art muet et son avènement à la perfection, il est indispensable d'admettre le principe de la suppression absolue des vedettes. La Duse a dit, parlant du théâtre, que pour que celui-ci soit sauvé il faut entre autres choses « que tous les acteurs et actrices meurent de la peste... ils rendent l'art impossible ». Je crois bien que cela est plus vrai encore du cinéma.

LÉON MOUSSINAC

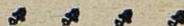


Cliché Hoover.

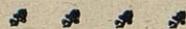
M. William Duncan

Après
LE GRAND JEU
Cinémagazine

PUBLIERA UN GRAND ROMAN-
CINÉMA EN 10 ÉPISODES
INTERPRÉTÉ PAR UNE DES
PLUS JOLIES VEDETTES
:: :: AMÉRICAINES :: ::
Miss EDITH JOHNSON
ET PAR L'ATHLÈTE COMPLET
:: **WILLIAM DUNCAN** ::



Les ÉCUMEURS du SUD



GRAND ROMAN CINÉMA
EN 10 ÉPISODES, ÉDITÉ PAR

La Vitagraph

Sélection **GEORGES PETIT**

:: ET ADAPTÉ PAR ::

M. ANDRÉ DOLLÉ

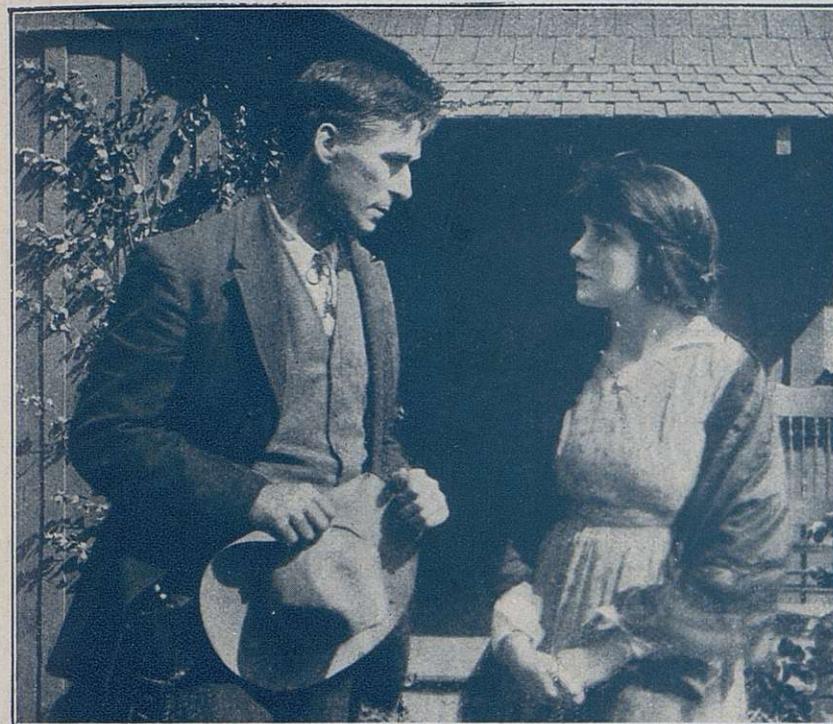
AUTEUR DE : " PAGES DE
GLOIRE " ; " BRIN D'AMOUR " ;

" LA COTE 304 " , Etc., Etc.



Cliché Evans Studio.

Miss Edith Johnson



Cliché Triangle Drama.

William Hart dans " Pour sauver sa race "

WILLIAM S. HART

~~~~~ RIO-JIM ~~~~~

CE n'est pas sans un certain regret que nos lecteurs apprendront que William S. Hart si connu et si aimé du public des cinémas sous le pseudonyme de Rio-Jim qu'il a remarquablement illustré, a, ces temps derniers, manifesté l'intention de prendre sa retraite dès qu'il aura terminé les derniers films qui sont en cours d'exécution.

Nous avons demandé à notre correspondant d'Amérique d'aller, de la part de *Cinémagazine*, rendre visite à l'intrépide interprète de tant de drames d'aventures dont les souvenirs sont inoubliables, et qui, de rééditions en rééditions, charmeront les publics les plus divers : car il faut

reconnaître que William Hart est aussi apprécié des habitués des élégantes salles parisiennes qu'il a de fanatiques partisans parmi les clients des cinémas populaires des provinces les plus lointaines.

— Malgré l'enivrement des succès sans cesse grandissants qui nous font bien souvent oublier toute fatigue et parfois même toute prudence, je commence, dit Hart, à être las de cette vie d'artiste cinématographe, plus absorbante qu'on ne peut le supposer.

« Non seulement nous répétons assez longtemps, mais nous mettons plusieurs semaines, plusieurs mois parfois à interpréter un rôle sans être entraîné et soutenu,

comme au théâtre, par les applaudissements du public.

« Puis, pour vous dire tout le fond de ma pensée, depuis longtemps j'ai conçu le projet d'écrire pour les enfants des histoires d'aventures se passant dans l'Ouest où, après la mort de ma mère, j'ai vécu une grande partie de mon adolescence.

« Alors, j'avais pour compagnons de chasses de jeunes Sioux dont, quelques années plus tard, certains ont tourné avec moi les scènes évoquant la vie des coureurs de prairies.

« En voyant tant de jeunes hommes vigoureux s'étioler dans les grandes villes, où ils cherchent vainement à s'employer, je ne peux m'empêcher de penser aux immenses contrées où il y a encore tant à faire pour des énergies naissantes. Que de richesses inépuisables et presque encore inexploitées s'offrent aux jeunes pionniers de la civilisation que n'intimideront pas les incidents les plus imprévus de cette vie libre en des espaces aux horizons majestueux.

« C'est autant pour eux que pour l'enfance que j'ai l'intention d'écrire des récits mo-

dernes à la Fenimore Cooper, et je suis certain d'avoir de fidèles lecteurs parmi mes nombreux petits amis dont les charmantes lettres venues de tous pays, surtout de France, m'ont prouvé combien ils s'intéressaient aux aventures de cet intrépide Rio-Jim, comme on m'a baptisé à Paris, et dont je me suis toujours efforcé de souligner les gestes généreux amenant, comme conclusion, un enseignement moral: car, c'est une idée à moi et que tous les gens sensés partageront. J'estime que le public ne doit sortir du cinéma qu'avec le souvenir d'une belle et bonne action à imiter.

« C'est du reste, ajouta-t-il finement, la seule façon de supprimer la censure tout en donnant satisfaction aux censeurs.

« Je suis né le 6 décembre 1876, à Newburgh (Etat de New-York). Mon père était d'origine anglaise et ma mère irlandaise.

« J'étais en bas-âge lorsque mes parents allèrent s'installer dans le Dakota, en plein Far-West. C'est vous dire qu'avant d'avoir lu les récits de Gustave Aimard et du Capitaine Mayne Reid je les avais vécus en partie.

« Mon père s'absentait très souvent, pour ses affaires, et lorsqu'il fut devenu veuf,

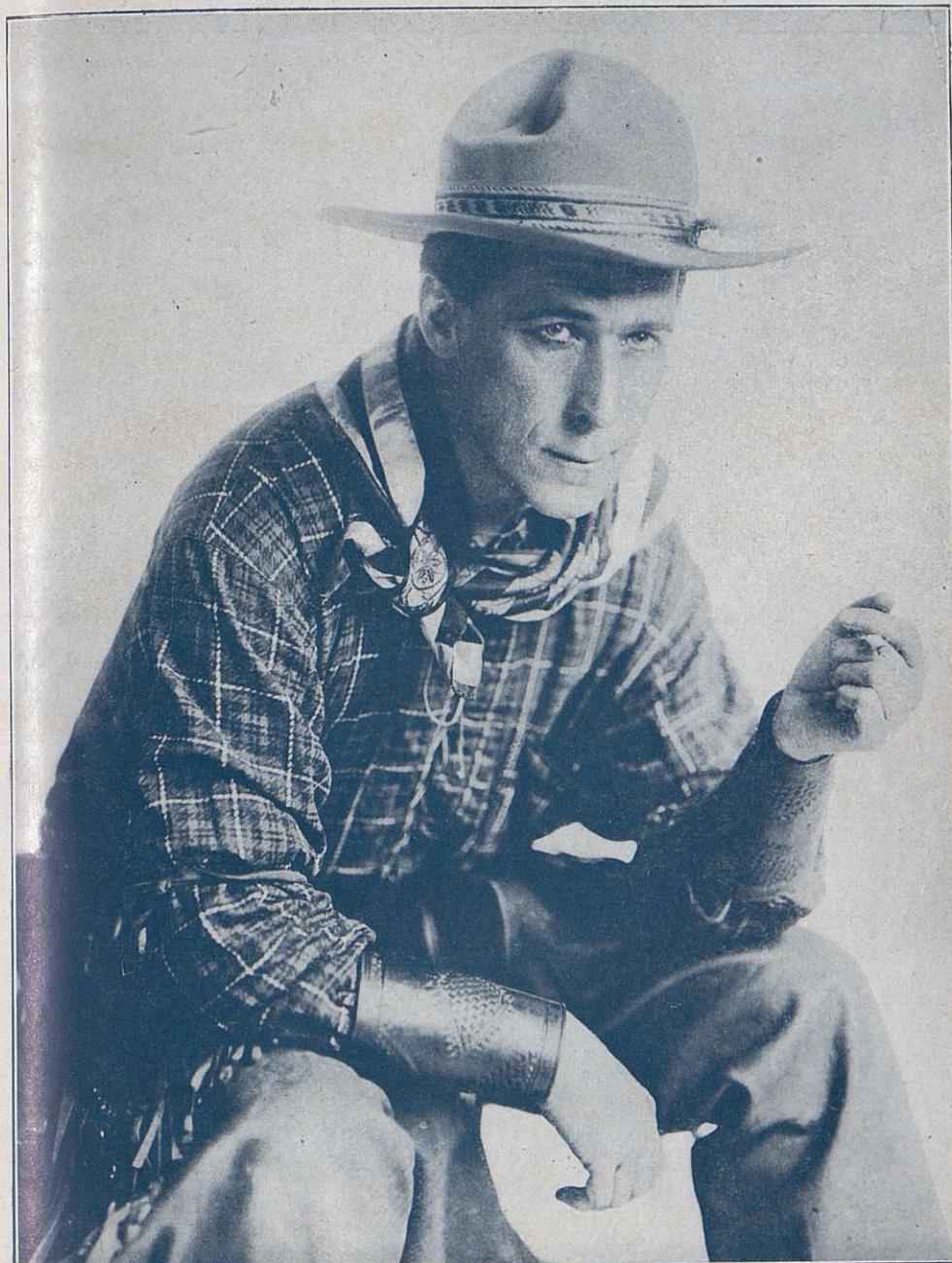
il nous confia, mes sœurs, mes frères et moi, à des femmes indiennes qui nous élevèrent avec leurs enfants. C'étaient nos petits compagnons de jeux. Et quels jeux!...

« J'avais envi-



WILLIAM HART DANS "LA CARAVANE" (WAGON TRACKS)

Cliché Gaumont



WILLIAM S. HART  
(RIO JIM)

Cliché Paramount.

25 Mars 1921

ron quinze ans lorsque mon père revint à New-York, afin de nous faire donner une instruction, qui, forcément, avait été assez négligée.

« J'avais tellement la nostalgie de cette vie de l'Ouest, que je me préparais à entrer à l'école militaire de West-Point, où à dix-huit ans, je fus admis après un brillant examen. N'étant pas naturalisé américain, ma nationalité d'Anglais nuisit à l'avenir de ma carrière militaire que je fus obligée d'abandonner.

« J'eus un moment l'intention de partir en Australie, mais mon père me conseilla d'aller en Angleterre où nous avions encore de la famille. Après un court séjour à Londres, je voulus connaître la France, et, en 1879, je débarquais un matin, à Calais, et le soir même j'arrivais à Paris.

« J'y fus tour à tour interprète, homme de confiance d'un joaillier près du coffrefort duquel je veillais la nuit, puis ensuite professeur de boxe, dans une salle d'armes très fréquentée du quartier de l'Étoile.

« Presque tous les soirs, j'allais au théâtre et mes théâtres préférés étaient, avec votre admirable Comédie-Française, les grands théâtres de drame tels que celui de la Porte Saint-Martin. Je me souviens même qu'avec quelques amis très admirateurs du talent de Mme Cécile Sorel, qui fut — mais n'allez pas le lui dire ! — mon premier « Sweet Hart », nous nous cotisâmes

pour lui envoyer quelques fleurs qu'elle daigna agréer.

« L'été vint. La salle d'escrime n'était plus guère fréquentée. Les théâtres se fermèrent les uns après les autres, et, très seul

en votre immense Paris, où je ne connaissais personne, je le quittais un soir brusquement, traversais Londres, m'embarquais à Liverpool et débarquais à New-York où je ne restais pas longtemps car je venais d'être touché par la vocation théâtrale qui me ramena en Angleterre où je trouvais le moyen de me faire engager dans des emplois extrêmement modestes.

« Faisant partie, en 1890, de la troupe D. B. Bandmann, je revins en Amérique. Je ne gagnais que douze dollars par semaine et je jouais des rôles un peu plus importants. Ayant été remarqué par Mme Modjeska, la célèbre comédienne américaine je fus l'interprète de quelques rôles assez importants tels que celui de Roméo. Le succès

couronna mes efforts et je fus considéré comme un des meilleurs comédiens de Broadway où j'interprétais, d'après votre légende historique du Masque de Fer, *The man with the iron mask*.

« C'est au théâtre que je fis la connaissance de presque toutes les vedettes cinématographiques américaines telles que Dustin Farnum et B. H. Ince qui, devenu metteur en scène de la *New-York Motion Picture Co*, m'offrit, en mai 1914, de faire du cinéma.



Cliché Triangle Drama

WILLIAM DANS "L'HOMME AUX YEUX CLAIRS"  
(BLUE BLADES RAWDEN)

« Mon premier rôle cinématographique fut celui d'un cow-boy, ce qui me permit de revivre imaginativement cette vie du Far-West que je regrettais sans cesse. De là vient peut-être le succès que le public voulut bien faire à tous ces petits films dramatiques (1) où je faisais plus que jouer la comédie, car j'évoquais des incidents de ma jeunesse aventureuse.

« Lorsqu'en 1915, Th. H. Ince fonda la Triangle Keystone avec Griffith et Mack Sennett, je fus engagé pour interpréter de grandes comédies dramatiques en quatre et cinq parties (2).

« En 1917, je suivis à la Paramount-Artcraft Th. H. Ince, Griffith et Mack Sennett et tournai successivement : *The welves of the rail* (A l'afût du rail), *Wagon tracks*

(*La caravane*), *The Silent Man* (Le droit d'asile), *The Narrow Trail* (La Révélation), *Blue Blazes Rawden* (L'Homme aux yeux clairs), *The Tiger Man* (Le Tigre humain), *Selfish yates* (L'étincelle), *The Money Corral* (Le gardien de nuit), dont j'écrivis le scénario inspiré par les souvenirs de mon séjour à Paris, où, comme je vous l'ai déjà dit, je gardais un gros coffre-fort de la rue de la Paix. *Shark Monroë* (Un forban),

(1) Quelques-uns de ces films furent importés en France sous la marque BRONCHO : et présentés au public sous ces titres : *Le Repentir de Rio-Jim*, *Le Serment de Rio-Jim*, *Le Poney de Rio-Jim*, *Le Poker de Rio-Jim*, *La Rédemption de Rio-Jim*, *Le Mersonge de Rio-Jim*, etc...

(2) Parmi lesquelles nous citerons : *Le Justicier* (Hell's Hinger), *Les Loups* (Betweenmen), *Le Shériff* (Upholding the Law), *Pour sauver sa race* (The Arvan), *La Vengeance de Jim* (Welf-Lowry), *Capitaine Harkley, justicier* (Captain Harkley), *Grand-père Colds Deck*, etc.



WILLIAM S. HART DANS "O'MALLEY OF THE MOUNTED"

*Breed of men* (Le Shérif Carmody), *The Border Wireless* (Le Vengeur), etc...

« En 1919, ayant cessé de travailler avec Th. H. Ince, je fus engagé par *La Paramount*, afin de réaliser une série de films dont je fus à la fois le metteur en scène et l'interprète, tels que *John Petticoats*, avec Winifred Westover, *Branding Broadway*, avec Seena Owen, *The Poppy-Girl's Husbands* avec Juanita Hansen, l'intrépide héroïne de *The lost City* (La cité perdue).

« Mais là ne se borna pas mon activité.

« Lors du quatrième emprunt de guerre américain, ainsi que Mary Pickford, Douglas Fairbanks et Charlie Chaplin qui, avec moi, formaient l'association cinématographique des « Big Four » je souscrivis personnellement pour

100.000 dollars. »

Après ces confidences, nous quittâmes William Shakespeare Hart qui, en pleine vigueur, à l'âge de 46 ans, veut quitter le cinéma pour faire de la littérature. Avant de franchir le seuil de son studio, nous lui fîmes à brûle-pourpoint cette dernière question :

— Et du théâtre, en referez-vous ?

Et l'homme aux yeux clairs nous regarda profondément comme s'il voulait fouiller toute notre pensée.

Il ne répondit rien, mais se mit à fredonner le refrain de la célèbre romance de Joconde : « Et l'on revient toujours, à ses premiers amours!... ».

Ad. M.

## Quelle est la Reine des Provinces de France ?

### I. — LE MIDI



LA CORSE: M<sup>lle</sup> Pauline PO. Née à Ajaccio, en 904, de parents corses. Cheveux : châtain foncé. Yeux : bleus. Taille : 1 m. 72. Elue à Ajaccio, le 8 août 1920. Président du Jury : M. Tessarech, Premier adjoint d'Ajaccio. (Photo Corizzi).

Les Concours de beauté sont de plus en plus en faveur auprès du public. Tout le monde se souvient du concours de la plus jolie femme de France, qui servit de piedestal à Mlle Agnès Souret, et dans notre numéro 7, nous avons parlé de ceux qui, avec succès, ont été organisés dans la plupart des quartiers de Paris.

Le Grand Concours régional qui se terminera par un huitième concours final entre les élues des sept séries des provinces, vient de donner son premier résultat.

Du 11 au 17 février, Le Midi a présenté, sur tous les écrans, ses plus jolies « payses », et le dépouillement des votes n'a été terminé que ces jours-ci.

|                           |              |
|---------------------------|--------------|
| La Corse obtient. . . . . | 112.729 voix |
| La Marseillaise. . . . .  | 67.058 —     |
| La Catalane. . . . .      | 50.064 —     |
| L'Arlésienne. . . . .     | 31.025 —     |
| La Niçoise. . . . .       | 6.936 —      |
| La Tarasconnaise. . . . . | 6.469 —      |
| La Cévénole. . . . .      | 1.124 —      |

Lors du Concours parisien de l'an dernier, les concurrentes étaient choisies par un jury formé par des peintres, des sculpteurs, des gens de lettres et des hommes de théâtre.



LA MARSEILLAISE: M<sup>lle</sup> Magali ARLAUD. Née à Marseille, en 1900, de père et mère provençaux. Cheveux : blond ardent. Yeux : noirs. Taille : 1 m. 65. Elue à Marseille, le 30 septembre 1920. Président du Jury : M. J. Silbert, Président du Syndicat d'Initiative de Provence (Photo Agelou).



LA CATALANE: M<sup>lle</sup> Suzanne DELBOSC. Née à Perpignan, en 1902, de père et mère catalans. Cheveux : très noirs. Yeux : noirs. Taille : 1 m. 68. Elue à Perpignan, le 20 novembre 1920. Président du Jury : M. le maire de Perpignan (Photo Merlin).

Celles du Concours des Provinces de France arrivent déjà suréolées d'une gloire locale, car ces jeunes filles ont été élues, non parmi les plus jolies de leurs régions, mais plutôt parmi celles qui incarnent le plus fidèlement possible le type pur de leur race.

Nous ne saurions trop applaudir à pareil concours, car notre prédilection pour la beauté n'a que trop souvent été froissée par le manque de charmes sympathiques de quelques interprètes choisies par nos metteurs en scène qui, trop fréquemment, se laissent plus guider par le prestige de talents habitués



ne manque pas de jolies femmes en France pouvant rivaliser de grâce et de beauté, avec toutes les « Stars » de la Californie.

Ce qui a fait le succès de l'édition cinématographique italienne, ce fut ses très belles « princesses des attitudes » telles Lydia Borelli, Hesperia, Francesca Bertini, etc.

Ce qui contribuera le plus à la diffusion du film français à l'étranger, ce sera la sympathique beauté de ses interprètes.

Nos metteurs en scène feront-ils un effort pour utiliser le charme des nouvelles élues ?

V. G. D.

LA NICOISE :

M<sup>lle</sup> Denise MARTIN. Née à Nice, en 1899, de parents niçois. Cheveux : châains. Yeux : marrons. Taille : 1 m. 75. Elue à Nice, le 4 novembre 1920. Président du Jury : M. Sauvan, maire de Nice. (Photo Desgranges.)



L'ARLÉSIENNE : M<sup>lle</sup> Mireille BARBIER. Née à Arles en 1896, de père marseillais et de mère arlésienne. Cheveux : noirs. Yeux : marrons. Taille : 1 m. 62. Elue à Arles, le 18 septembre 1920. Président du Jury : M. A. Lieutaud, Président du Syndicat d'Initiative Arlésiens. (Photo Agelou.)

aux succès de la rampe, que par les qualités photographiques. Aussi, lorsque prochainement ce film, pittoresque documentaire de beauté tourné par "L'ÉCLAIR", en 8 séries, ira du nord au sud de l'Amérique, il prouvera une fois de plus qu'il



LA CÉVENOLE : M<sup>lle</sup> Maria BÉDOS. Née à Felines-Hautpoul (Hérault), en 1897, de parents cévenols. Cheveux : châtain foncé. Yeux : marron. Taille : 1 m. 63. Elue à Lamalou, le 1<sup>er</sup> août 1920. Président du Jury : M. Ballif, Président du Touring-Club de France. (Photo Boisguillot.)



LA TARASCONNAISE : M<sup>lle</sup> Andrée JAUFFRON. Née à Tarascon, en 1901, de père et mère tarasconnais. Cheveux : noirs. Yeux : noirs. Taille : 1 m. 65. Elue à Tarascon, le 18 septembre 1920. (Photo Delcamp.)

Les photographies illustrant cet article ont été communiquées par la revue Comœdia Illustrée qui en a le copyright, et qui édite, en association avec Le Journal, un album de grand luxe où elles seront reproduites avec le plus grand soin.

(Pour l'Album officiel, voir page 31.)



CLICHÉ PATHÉ

— C'est cette damnée gueuse qui nous a vendus.

## L'Enquête du Coroner

### VI. — Tracy reparaît de nouveau.

Tandis que Betty, sautant légèrement de l'auto qui avait amenée à Brooklyn, réglait le chauffeur et s'engouffrait dans l'étroit couloir du gratte-ciel, Ralph se glissait de l'autre côté de l'auto de façon à ne pas être aperçu.

— All right ! murmura-t-il joyeusement en lui-même. Elle ne peut plus m'échapper ! Elle croit bien m'avoir dépisté ! Elle monte certainement en toute tranquillité ! C'est le moment de la suivre. Je saurai ainsi où elle va !

Quittant sa cachette momentanée, il s'élança. Mais il n'était pas parvenu jusqu'à la porte de l'immeuble qu'un homme se dressait devant lui, surgi à ce moment précis, on ne savait d'où. C'était Tracy, en mission d'observation dans ces parages.

Il était écrit au grand livre de la Destinée que les deux hommes devaient se rencontrer de nouveau face à face. Ils se reconnurent aussitôt. Un double cri jaillit de leurs poitrines.

Le premier moment d'étonnement passé, le détective avait bondi sur son adversaire.

— Coquin, cria-t-il, j'aurai ma revanche !

La silhouette massive d'un policeman se dessinait de l'autre côté de la rue.

— A moi ! cria Tracy.

L'autre accourut pour lui prêter main-forte, saisissant par le collet de son veston Ralph surpris par cette brusque attaque.

Se débarrasser de ces deux agresseurs était difficile. Ils avaient tous les deux une poigne solide.

Enfin, dans un effort désespéré, il réussit à se dégager, asséna un violent coup de poing en plein visage du policier, donna à Tracy un croc-en-jambe qui l'allongea sur le sol, puis, libéré, se précipita dans l'immeuble à la poursuite de Betty.

Au dixième étage, il la vit de loin ouvrir une porte et s'engouffrer dans un logement.

Il attendit un instant. Cette montée à travers les escaliers l'avait essoufflé. Il reprit haleine.

Puis il réfléchit.

Elle avait certainement rejoint sa bande dans ce nouveau repaire.

Il tenait la proie au nid.

Aussi, il n'écoula que son courage et frappa à la porte à son tour.

Betty était en train de raconter à ses deux complices comment elle avait réussi à dépister Ralph, quand les coups violents de celui-ci contre le chambranle les firent sursauter tous les trois.

— Qu'est-ce encore ? chuchota le « Rat », subitement inquiet.

Ce ne pouvait être Blake. Le patron avait une manière à lui de s'annoncer.

— Attention ! continua-t-il. Tenons-nous sur nos gardes.

Il ouvrit la porte avec précaution et Ralph apparut sur le seuil.

— Oh ! s'écria Betty interloquée, lui !

Les autres, conservant leur sang-froid, avaient immédiatement compris le danger de cette soudaine intervention. Le compte de l'importun était bon. Sans même se consulter, d'un seul bond, ils se jetèrent sur lui.

Ce fut une lutte épique.

Les trois hommes s'étaient empoignés et avaient roulé à terre enlacés.

Qui d'entre eux sortirait vainqueur ?

Ce ne fut personne.

Deux nouveaux personnages venaient se mêler à la bataille.

C'était Tracy, suivi de son collègue.

Ils s'étaient relevés rapidement, l'un et l'autre, et élancés dans l'escalier où leur adversaire avait disparu.

— Le voilà ! cria le détective, pénétrant dans la chambre et ne semblant voir ni Jim ni le Rat.

Mais, pas plus que Ralph, ceux-ci, qui avaient un compte permanent à régler avec le policier, ne se souciaient de s'expliquer avec lui.

— Filez, glissa Barney à l'oreille de Betty. Nous nous retrouverons à Topham.

Comme s'ils s'étaient concertés, les trois hommes s'étaient rués ensemble sur les agents.

Leur élan fut si soudain que ceux-ci, surpris, s'écroulèrent sur le sol, sans pouvoir résister à cette avalanche.

Le « Rat » et Jim, gagnant l'escalier, dégringolèrent les marches au galop, tandis que Ralph, bondissant à la fenêtre, l'ouvrait par le balcon, atteignant les échelles de sauvetage qui zigzaguaient le long de la muraille et parvenait bientôt ainsi sur le toit.

Les policiers étaient à ses trousses.

— Il va encore nous échapper ! cria Tracy, ivre de rage. Ah ! le vaurien ! Allez-y, ordonna-t-il à son compagnon, tirez ! Il faut l'arrêter coûte que coûte...

Les coups de revolver crépitaient.

Mais Ralph avait de l'avance. Avec une agilité extraordinaire il courait sur la toiture, entre les cheminées.

Les immeubles de cette cité ouvrière étaient accotés les uns à la suite des autres. Cela lui donnait du champ.

Malheureusement, à un moment, il dut s'arrêter il était arrivé au dernier. Plus loin, c'était le vide.

S'il n'imaginait pas un moyen de continuer sa fuite, il était infailliblement pris.

Les détectives le suivaient toujours, comme une meute derrière un cerf. Un instant encore, ils allaient le rejoindre.

Ralph jeta autour de lui un regard désespéré de bête forcée.

Mais, soudain, il retrouva tout son courage. Il allait se laisser glisser jusqu'au sol, par le chéneau.

Singulière entreprise que de descendre ainsi d'une hauteur de douze étages !

Il n'hésita cependant point.

Tout à coup, les policiers qui le suivaient des yeux, stupéfaits d'une pareille audace, poussèrent le même cri.

La partie inférieure du chéneau auquel leur adversaire s'était agrippé, venait de se desceller et le fugitif était suspendu dans le vide par les mains, à une hauteur de quatre-vingts pieds du sol.

## DOUZIÈME ÉPISODE

*Chacun son dû*

## PREMIÈRE PARTIE

## Lumière inattendue

## I. — En prison.

Suspendu à quatre-vingts pieds au-dessus du sol, Ralph semblait voué à une mort affreuse.

Il ne pouvait demeurer longtemps dans cette position périlleuse, cramponné par les mains : s'il les ouvrait, il viendrait infailliblement s'écrouler sur le sol.

Le jeune homme comprit bientôt ce que sa situation avait de désespéré.

Alors, avec l'audace incroyable dont il était coutumier, il résolut de tenter le tout pour le tout.

Plutôt la mort que de tomber entre les mains impitoyables de Tracy !

Réalisant un tour de force inouï, il lâcha le chéneau qui s'interrompait brusquement, tomba dans le vide et, s'agrippant, au passage, à l'autre morceau de la colonne, se laissa glisser jusqu'à terre.

La secousse, cependant, avait été si brutale, qu'à trois ou quatre mètres du sol, il ouvrit ses doigts meurtris et chut lourdement sur le sol, où il demeura, un instant, tout contusionné.

Mais un sursaut d'énergie le remit aussitôt sur ses pieds.

Il se prépara à fuir.

Malheureusement pour lui, il n'en eut pas le temps.

Tandis que les deux détectives s'étaient arrêtés, interdits, sur le bord du toit, et suivait avec stupeur la scène dramatique qui se déroulait au-dessous d'eux, Tracy, ne perdant pas de vue son objectif, ordonnait à son compagnon :

— Descendez immédiatement, Richard, et empêchez-le de se sauver !...

L'autre obéit, certain toutefois de retrouver le fugitif les os brisés.

Il se précipita dans les escaliers, les dégringola quatre à quatre, et arriva à la porte de l'immeuble, au moment même où Ralph, s'étant relevé, malgré la rudesse de sa chute, s'éloignait déjà.

Il prit son sifflet et lança le signal d'alarme.

Son appel fut entendu. L'attention de plusieurs policemen qui faisaient une ronde dans les environs fut attirée.

Ils accoururent aussitôt, se jetèrent sur le fugitif et l'appréhendèrent.

Cette fois, Ralph était pincé.

Il avait le nombre contre lui ; sa chute contre la terre l'avait étourdi ; il ne pouvait songer à résister.

Deux agents lui passèrent les menottes, un autre le saisit au collet.

Tracy arriva à son tour.

— Ah ! mon garçon, ricana-t-il joyeusement, vous voilà donc attrapé, enfin ! Plus moyen de vous échapper ! La police finit toujours par avoir le dernier mot !

Il lui mit la main sur l'épaule et, ne pouvant se défendre d'une secrète admiration pour son prisonnier, ajouta :

— Il n'y a pas à dire, vous êtes un gaillard ! Et vous nous avez donné du fil à retordre.

Cette prise, continua-t-il en se tournant vers le policier qui l'avait aidé, ne nous en fera que plus d'honneur, n'est-ce pas, Richard ?

Et, presque amicalement, il s'enquit :

— Vous n'êtes pas blessé ? Vous pouvez marcher ? Alors, en route ! Au poste !

Ralph n'avait pas répondu. Il dédaignait de s'expliquer avec une brute comme Tracy, incapable de rien comprendre, ni même de rien écouter et qui s'acharnait à voir en lui un malfaiteur.

Et, tout en avançant à côté de lui, celui-ci songeait, en effet :

— Son affaire est claire ! Assassinat Harding, rébellion contre les agents de l'autorité, violences, tentatives d'assassinat, cela va lui coûter cher !

Une heure plus tard, après un interrogatoire d'identité, le jeune homme était conduit à la prison centrale.

Dans sa cellule, il demeura calme et tranquille. Il se savait innocent. Cette arrestation, loin de lui nuire, lui servirait peut-être à obliger la justice à s'occuper sérieusement des véritables coupables, dont maintenant il était capable de donner le signalement et retrouver les traces.

Mais il était tourmenté d'être sans nouvelles de Maud et souffrait de l'inquiétude qu'il allait lui causer involontairement :

— Que devient-elle ? se demandait-il, en rongant son frein. Pourvu qu'elle soit auprès de son père, et qu'il ne la laisse plus bouger sans lui ! Pauvre petite, elle doit se sentir toute anxieuse en ne me voyant plus.

Privée de son appui dont elle avait besoin à tout instant, loin de sa surveillance affectueuse, qu'allait-elle devenir, s'il survenait pour elle quelque danger nouveau ?

Ce qui le rassurait cependant, tout ignorant qu'il fût des tragiques événements de River-Side, c'était de la savoir en sécurité chez elle, parmi

les siens, qui veilleraient attentivement sur elle, et l'empêcheraient de recommencer ses imprudences qui, plusieurs fois déjà, avaient failli lui coûter la vie.

— Chère Maud ! murmura-t-il avec attendrissement, les larmes aux yeux.

Elle ignorait qu'il était en ce moment emprisonné, et que son principal souci était de ne pouvoir la prévenir de ce qui lui était arrivé et de la rassurer sur son sort.

Et, très perplexe, sa pensée allait vers sa fiancée adorée, et il s'accablait des plus durs reproches :

— Tout cela, c'est ma faute ! Je me suis fourré dans le pétrin où je suis, le plus stupidement du monde ! J'aurais dû, au lieu de me lancer dans cette poursuite inutile, mettre M. Morton en garde contre cette dangereuse femme... Que voulait-elle ?... que venait-elle faire dans cette villa ?... quel forfait nouveau était-elle en train d'accomplir ? C'était ce qu'il eût fallu éclaircir d'abord, avant de me précipiter sur ses traces... J'ai agi comme un sot, et me voilà bien puni de ma maladresse !... Hélas, il est trop tard pour changer le cours des événements et mes regrets sont superflus !...

Il eût été bien étonné si, au lieu de se gourmander ainsi, il avait appris que Maud avait été amenée dans la même prison que lui, enfermée dans le quartier des femmes.

Obligé de croire à sa culpabilité, après son enquête, le Coroner l'avait fait arrêter malgré ses protestations et ses supplications.

Effondrée dans sa cellule, gémissant, la tête entre ses mains, accablée de douleur et, à la fois, d'indignation, elle songeait avec désespoir à la situation dans laquelle une inconcevable malchance l'avait jetée.

Accusée, elle, du meurtre de son malheureux père ! Était-ce possible ? Qui donc pouvait avoir conçu d'aussi abominables soupçons ? Est-ce que toute sa vie, qui s'était passée à entourer M. Morton de la plus tendre affection, ne protestait point contre une imputation aussi monstrueuse ?

Vainement, dans son cerveau douloureux, elle réfléchissait à celui qui avait été capable de machiner cet attentat. Qui donc avait intérêt à empoisonner, aussi lâchement, l'industriel ?

Elle se rappelait maintenant la lettre anonyme de menaces qu'elle avait reçue avant leur départ pour Palm-Beach. Mais c'était si loin, tout cela ! Depuis longtemps, tout était rentré dans l'ordre. Personne n'avait plus à se venger du vieillard.

Elle cherchait vainement autour d'elle ; aucun nom ne venait dans son esprit.

Le souvenir d'un homme aurait peut-être pu être le fil d'Ariane qui l'eût aidée à sortir du labyrinthe obscur où elle essayait inutilement de s'orienter.

C'était le nouveau valet de chambre qu'on avait vainement cherché pendant l'enquête et dont la disparition soudaine eût dû l'étonner. Pourquoi avait-on renvoyé le bon et fidèle John ?

Mais sa tête était si meurtrie par tous ces dramatiques événements, qu'elle ne se sentait plus la

force ni de découvrir la vérité, ni de se défendre utilement.

Elle était brisée, exténuée, hors d'état de réagir et de se débattre dans le chaos où elle sombre et s'enfonçait de plus en plus.

Elle se tordait les mains avec découragement.

Alors, dans son désarroi, elle songea à Ralph, le seul soutien qui lui restât, son défenseur et son sauveur.

Lui aussi, le cher garçon, n'avait-il pas été victime d'une affreuse erreur judiciaire ?

Sans preuves, ne l'avait-on pas chargé d'un effroyable crime ?

Cependant, il n'avait pas plus assassiné son ami qu'elle son père !

Elle se demandait avec anxiété où il était en ce moment ? Que faisait-il ? Sa disparition avait été si soudaine, si inexplicable, qu'elle ne savait plus que penser.

Sans doute, il avait appris son arrestation !

Et, soudain, une lueur d'espoir venait éclairer son âme douloureuse.

Lui ne croirait pas à sa culpabilité !

Elle se tranquillisait, maintenant ; au milieu du chagrin qui la tordait toute entière, elle retrouvait sa confiance.

Elle connaissait Ralph. Rien ne l'arrêterait pour la faire mettre en liberté et découvrir le véritable coupable.

Il la défendrait avec la même énergie, la même ardeur, la même volonté qu'il s'était défendu lui-même.

Et elle ignorait, elle aussi, que son fiancé avait été emprisonné dans la même prison qu'elle, dans le quartier des hommes...

## II. — Dans le repaire de Topham.

Topham était un gaillard de l'espèce de Blake. C'était dire que celui-ci et ses acolytes étaient toujours certains de trouver chez lui le gîte dont ils pouvaient avoir besoin.

Après s'être échappés des mains des policiers, Jim et le « Rat », affolés comme des bêtes traquées, étaient arrivés, en courant de toutes leurs jambes chez le sinistre individu qui habitait, dans une maison misérable des faubourgs, un logement composé de deux petites pièces.

Mais, en examinant celles-ci, on eût été sans doute très étonné d'apercevoir, au milieu du pauvre mobilier qui la garnissait, sur un guéridon, un superbe appareil téléphonique du dernier modèle.

C'est que le téléphone est devenu, aujourd'hui, l'instrument indispensable aux cambrioleurs dignes de ce nom.

Grâce à lui, une alerte est vite donnée, un renseignement transmis, une conversation échangée : la police n'est pas seule à profiter du progrès de la science !

A New-York, notamment, le service téléphonique — ce qui nous semble extraordinaire, en vérité — fonctionne si pratiquement bien, qu'il n'y a point de modeste logis qui ne possède un poste et, dans ces conditions, on comprendra facilement que si, chez nous, on ne concevrait

pas un apache sans un couteau, là-bas, on ne saurait imaginer un malfaiteur démuné de ce merveilleux instrument de travail.

C'était là qu'ignorant toujours ce qu'était devenu Blake, Jim et Barney s'étaient retirés.

Ils avaient gagné ce logement discret, pénétré dans une des chambres et, fermant la porte derrière eux, s'étaient laissés tomber effondrés sur une chaise, en face l'un de l'autre.

— Ben, t'en fais pas, alors ! C'est dans cette boîte aussi que le patron doit nous rejoindre. C'est égal, on n'a pas de veine, hein ! Juste quand on allait allonger ses pincettes pour empocher le magot ! Si c'est pas à crever de rage !

Quelques minutes, en effet, ne s'étaient point écoulées après leur arrivée, que Betty grimpaît au galop l'escalier et pénétrait en coup de vent dans le logement.



CLICHÉ PATHÉ

Blake avait payé sa dette à la société.

— Nom d'une pipe ! gronda le « Rat ». Les flics chez nous, en voilà une occase ! Le diable emporte ce Gordon de malheur ! C'est lui qui a attiré cette vermine ! Venir nous relancer, c'était déjà du culot, mais amener Tracy derrière lui !

Jim cracha avec mépris sur le plancher :

— Ah la la, fit-il d'un ton dégoûté, quelle poisse ! Faut-il qu'il y ait des gens qui manquent de tact ! C'est pire qu'un pou c't'animal-là ! On croit qu'on l'a écrasé, et v'lan, y vous retombe dessus ! Enfin ! nous n'avons pas été faits et nous sommes de nouveau sur nos pattes... Ça s'annonçait plus vilain que ça n'a fini !

— C'est plus embêtant !

— Te bile pas, vieux ! reprit le « Rat » en se rassérénant un peu, elle est d'attaque et n'a pas froid aux yeux, la môme ! Elle en a vu d'autres ! On va la voir rappliquer en douce...

— J'y ai dit où qu'on se retrouverait quand j'ai filé de chez le papa Morton...

En entendant le bruit de la voix de ses complices, quelle curiosité soudaine, quelle astuce féminine plutôt la fit s'arrêter dans la première chambre ?

Elle ferma doucement la porte de la pièce, s'avança jusqu'au mur sur la pointe des pieds et, y collant doucement l'oreille, poussée par une intuition extraordinaire, se mit à écouter ce que disaient les deux interlocuteurs.

Ils ne l'avaient pas entendue, tout à leur conversation.

— Oh ! t'as raison, expliquait Jim, en allumant une cigarette, je ne me tracasse pas sur son compte... C'est une fine mouche, c'te gosse ! Elle saura toujours se tirer des ripatons !... Blake l'a rudement bien dressée ! Il s'y entend, le patron !...

Il se tut un instant, puis, gouailleux, ricana :

— Vous êtes une fameuse paire d'amis, pas vrai ?...

— Oui, répondit le « Rat », tranquillement, on est copains, nous deux. On se comprend et on est toujours d'accord !...

— C'est un beau brin de fille ! remarqua l'autre d'un air entendu !

Barney enveloppa son compagnon d'un regard incisif de ses petits yeux plissés :

— Ma vieille, murmura-t-il ironiquement, tu dérailles. J'aime Betty, c'est vrai, mais comme une frangine. Elle a pour moi une amitié qui ne s'est jamais amochée. Je la gobe et faudrait pas qu'on lui fasse du mal devant bibi... Ou y aurait de la casse ! Seulement, ça va pas plus loin...

Il frappa sur l'épaule de son complice.

— Pour le reste, ajouta-t-il, ce sont les affaires de Blake et non les miennes... J'bouscule pas le pot de fleurs du patron, moi !

Il avait prononcé ces paroles avec un air un peu hautain de galant homme qui se défend d'une bonne fortune.

On trouve parfois, chez les pires bandits, une sentimentalité dont on est étonné, malgré tout.

L'affection sincère que le « Rat » professait pour Betty était aussi profonde que désintéressée et, comme il le disait lui-même, toute fraternelle et sans arrière-pensée. Il était capable de tous les dévouements pour la jeune femme à qui, en échange, il ne demandait que la moitié de cette sympathie dont il lui donnait des preuves sans compter.

Gouape sans scrupule, redoutable apache, n'ayant jamais distingué le bien du mal, vivant en marge de la société et prêt à tous les forfaits depuis qu'il s'était enrégimenté dans l'armée du crime, Barney n'avait jamais eu, dans la vie, que cette amitié qui unissait si étroitement deux êtres également déchus et misérables, et cela suffisait à son cœur, âpre et sec, fermé à tout autre sentiment.

Alors, d'une voix un peu sourde, il reprit :

— Vois-tu, ma vieille, si notre affaire est dans le lac, ce n'est pas pour moi que je me tourne les sangs ! Moi, ça ne m'change pas... Je suis né pas-de-chance ! J'suis né dans la purée, je claquerai dans la mouise ! C'est écrit ! Mais, pour Betty, qui est une chic typesse, ça me flanque en rogne ! C'était pourtant bien emmanché ! Pourquoi a-t-il fallu que cette satanée petite rosse se soit justement amenée au moment où on n'avait pas besoin d'elle ?

— Sois tranquille, fiston, murmura entre ses dents son interlocuteur d'un ton féroce, elle le paiera cher. La double drogue que j'ai fourrée dans le paquet fera clamer le vieux ! Tu vois ça d'ici !

— Evidemment ! Mais ça n'empêche pas que Betty se tapera des millions ! Moi qui la voyais déjà riche et heureuse...

Jim haussa les épaules :

— Heureuse avec Blake ? ricana-t-il.

Le « Rat » hochait tristement la tête :

— Oh ! malheur ! Il en a fait son esclave et elle n'ose pas rouspéter contre ses trente-six volontés. La pauvre gosse ! Quand il se serait bien servi d'elle pour dépouiller le papa Morton,

il l'aurait salement volée... C'était là sa combine ! Il empochait la galette et elle gagnait le coquetier de porcelaine ! Ça, elle n'y coupait pas...

Il demeura muet et rêveur, puis, dit encore :

— Ce qui m'a toujours épaté, c'est de voir qu'il était parvenu à mettre à ce point, le grappin sur elle ! Une jolie poupée comme ça, et jeune ! et tout ! Elle n'avait qu'à se baisser pour trouver la fine situation, tu parles ! Le beau chopin, quoi ! Du lusque, et une auto, et des bijoux comme miss Vanderbilt ! Au lieu de cela, dèche, débine and Co, des coups de gueule quand elle marche pas droit, et la police perpétuellement au derrière ! Ah ça, qu'est-ce qui les colle donc l'un à l'autre ? Chaque fois que j'ai tâté le patron là-dessus, il s'est défilé ! Allons, jaspine un peu !... j'te vendrais pas... t'en sais plus que moi, hein ? Y a-t-il longtemps qu'il est avec elle ?

Jim se mit à rire :

— Presque depuis sa naissance !

Le « Rat » lui prit la main et la lui serrait avec force :

— Vieux, j'ai deviné juste. Blake t'en a glissé long dans le tuyau de l'oreille... Dis pas non, t'as un air rigolo, et si tu es pour moi un véritable copain, tu dégoiseras franchement, histoire de m'instruire...

L'autre, brute épaisse et nature fruste, était incapable de garder un secret. Il se sentait gonflé d'orgueil à l'idée d'être mieux informé que le « Rat », si intelligent, pourtant, et si perspicace. Il ne put résister à lui donner une preuve éclatante de sa supériorité.

— Ça pique ta curiosité, petit ?...

Les yeux de Barney étincelèrent.

— Parle ! supplia-t-il, parle vite, Jim !

— Eh bien, si tu me jures de garder pour toi tout ce que je vais te dire, écoute !

Alors, de cette voix traînante et gouailleuse à la fois, que rien n'émouvait jamais, il le mit au courant de ce qu'il savait par les confidences mêmes de son chef.

— Blake, expliqua-t-il, avait enlevé, jadis, Mme Morton à son mari. Ils avaient des filles jumelles. L'une, Maud, l'autre, Betty. La première demeura auprès de lui à Gold Mountain, la seconde fut emportée par sa mère et...

Le Rat écoutait avec stupeur cet étrange récit.

Tout lui apparaissait, maintenant, extraordinairement clair : en vérité, il fallait être l'aventurier pour imaginer une substitution pareille entre les deux sœurs !

Maud et Betty, jumelles !... Voilà donc pourquoi elles se ressemblaient tellement !... au point même que leur père s'y était laissé tromper ! Ce n'était point quelque inexplicable caprice de la nature, c'était, au contraire, la chose la plus compréhensible, et elle était si simple qu'elle déroutait complètement le « Rat ».

— Oh ! s'exclamait-il seulement de temps en temps, tandis que son visage exprimait l'ébahissement le plus profond.

Tandis que Jim continuait, les deux complices étaient loin de se douter que Betty, immobile dans la pièce voisine, et retenant son souffle,

ne perdait pas une seule de leurs paroles.

Ces révélations inattendues l'émotionnèrent au point qu'elle dut s'appuyer au mur pour ne pas tomber, les jambes défaillantes sous elle, et le cœur battant éperdument.

Comment tout cela était-il possible ? Elle était la fille de M. Morton ? La sœur de Maud ? L'héritière de River-Side ?

A sa naissance, la destinée lui avait souri. Elle

froide perla en grosses gouttes à son front. Tout son corps frissonna d'une rage impuissante.

— Mon pauvre père ! gémit-elle. Mon Dieu, mon Dieu, si j'avais su !

Soudain, elle se redressa.

A force de volonté, elle avait retrouvé son sang-froid.

Elle était affreusement pâle, et ses yeux exorbités exprimaient une farouche énergie :



CLICHÉ PATHÉ

Betty est attachée à l'infirmerie.

eût pu vivre entre eux, dans la joie, l'affection, le luxe et la richesse.

Et il avait fallu que Blake passât ! Il avait détruit tout ce bonheur. Il l'avait plongée dans cette existence de crime et de honte. Grâce à lui, depuis de longues années, toute sa vie avait été un enfer d'où elle n'aurait jamais osé sortir !

— Le misérable ! murmura-t-elle, secouée de colère et de haine.

Elle dut faire un violent effort sur elle-même pour se dominer et avoir le courage d'entendre la suite du récit de Jim.

Il racontait, maintenant, en riant lâchement, comment, en guise d'adieu, il avait réussi à s'introduire chez le malade et, pour l'empoisonner plus sûrement, avait mis dans un seul paquet deux doses de digitaline.

Les mains de Betty se crispèrent au point que ses ongles entrèrent dans sa chair. Une sueur

— Je me vengerai ! gronda-t-elle en refoulant les sanglots qui lui serraient la gorge... De lui, et de ses infâmes complices !

### III. — Téléphone : Télé, loin ; phoné, voix !

Quelques instants plus tard, Betty, après avoir séché ses yeux, et effleuré d'un nuage de poudre de riz la trace de ses larmes sur son visage, pénétrait dans la pièce voisine où se trouvaient les deux compères.

— Betty ! s'écrièrent joyeusement ceux-ci en l'apercevant.

Mais elle ne répondit pas à leur exclamation, et les sourcils froncés, déclara simplement :

— La situation est grave !

— Le patron ? s'écria Jim avec angoisse. Vous avez de mauvaises nouvelles du patron ?

— Non, fit-elle sans se dérider. Mais vous

savez bien qu'il arrivera d'un moment à l'autre. En cas d'alerte, n'est-ce pas ici qu'il doit nous rejoindre ?

— En effet, appuya Barney, c'est lui-même qui m'a dit de vous passer ce rendez-vous.

— Aussi, s'agit-il de nous occuper de lui. Vous, le « Rat », vous allez vous poster d'un côté de la rue, vous, Jim, de l'autre. Et vous l'attendrez. S'il ne vous voit pas, il n'osera pas s'aventurer jusqu'ici, redoutant un piège...

C'était la façon qu'elle avait trouvée pour se débarrasser d'eux quelques instants, afin de mettre ses projets à exécution.

Subjugués par son ton d'autorité, ils lui obéirent sans discuter, et descendirent.

C'était ce qu'elle attendait.

Demeurée seule, elle alla au téléphone et, après avoir rapidement cherché un numéro dans l'annuaire :

— Allô ! fit-elle, le bureau central de police ? Je puis vous livrer l'assassin de M. Harding, de Brooklyn. Allô ! vous m'entendez ? Alors, envoyez tout de suite des agents se poster discrètement dans l'immeuble du 40 Pioch's Street. Il va se réfugier dans le logement d'un nommé Topham. Surtout, recommanda-t-elle, comme si elle répondait à une question, que vos hommes se cachent bien pour ne pas être vus... Je leur ferai signe d'intervenir quand il faudra !

Puis, elle ajouta encore :

— Donnez les instructions nécessaires au bureau téléphonique pour que, quand je décrocherai le récepteur, on me mette aussitôt en communication avec vous. Je vous ferai entendre quelque chose d'intéressant, et vous verrez si je vous ai trompé !

Elle n'eut que le temps de raccrocher l'appareil. Des pas se faisaient entendre dans le corridor.

La porte s'ouvrit. Blake apparut, suivi de Jim. Il avait l'air tout bouleversé et se laissa tomber plutôt qu'il ne s'assit sur une chaise que celui-ci lui avançait.

— Cré tonnerre ! jura-t-il, écumant de rage et montrant le poing. Tout est fichu ! Une si belle affaire, pourtant. Mais la déveine s'y est mise. Cette Maud du diable a encore déniché le moyen de s'évader ! Et le Gordon de se trouver là, à propos, pour l'aider. Ce n'est pas tout, je croyais bien avoir réussi à les brûler vifs, dans une petite cabane de la forêt. Quel débaras, hein ?... Eh bien ! ils se sont encore échappés !... Car, qu'est-ce que Jim vient de m'apprendre ? Que miss Morton est revenue à River-Side, et que vous avez été forcés de filer en hâte ? Quelle sale blague, mes pauvres enfants. Juste quand on croyait être au port, faire un si piteux naufrage !...

— Qui ! fit tristement Jim, en baissant la tête. Ça a été moins une qu'on ne se fasse chauffer !... Nous avons dû décamper en vitesse !

Blake, d'un geste nerveux, épongea son front baigné de sueur. Puis, un sourire éclaira soudain son visage contracté :

— Enfin, soupira-t-il, ça aurait pu tourner plus mal encore. J'ai passé un fichu quart d'heure... Je croyais Betty emballée !...

Il sortit un journal de sa poche et le tendant à Jim, en lui marquant un passage du doigt :

— Tiens, dit-il.

Et, tout haut, l'autre lut :

#### UNE PARRICIDE

*Maud Morton, la triste héroïne du crime de River-Side, accusée d'avoir empoisonné son père, vient d'être transférée à la prison centrale. On n'a pas encore découvert les motifs de son acte abominable, et l'enquête se poursuit activement.*

Il sembla à Betty que sa tête allait éclater. Un cri faillit s'échapper de sa gorge qu'il lui fallut une énergie surhumaine pour arrêter.

Jim avait réussi son affreuse vengeance mieux qu'il n'eût pu l'espérer : son père était mort et c'était sa sœur qui était accusée de cet odieux forfait !

Mais elle se contint.

Elle avait autre chose à faire, en ce moment, qu'à jeter au visage de Blake son horreur et sa haine.

Il fallait obtenir des coupables mêmes l'aveu de leurs crimes, de façon que de l'autre côté du fil, où se trouvaient les policiers, ils l'entendissent.

Elle s'était approchée doucement de l'appareil téléphonique en lui tournant le dos, et sans être remarquée par ses compagnons, l'avait placé sur le guéridon.

Puis, elle s'était glissée de l'autre côté de celui-ci, de façon que pour lui parler, les bandits fussent obligés de se tourner vers elle.

— Oui, appuya-t-elle avec un sang-froid effrayant, c'est Jim qui a fait ce beau coup-là !

— N'est-ce pas, patronne, ricana ce dernier avec sa voix de stentor, que j'ai eu une bonne idée, avant de partir, de mettre le contenu des deux paquets en un seul ? Ça n'a pas raté le vieux, à ce qu'il paraît ! Et le plus rigolo, c'est que ce soit sa propre fille qui soit accusée d'être l'auteur de ce crime ! Vous verrez qu'elle ne s'en tirera pas ! Tant pis, si elle paye les pots cassés, hein ?

— Pour sûr, approuva Blake, partageant son hilarité sinistre, elle nous a assez embêtés. Tu as bien travaillé, mon gros, et tu as droit à toutes mes félicitations !

Il venait de réfléchir que, grâce à ses complices, tout allait peut-être mieux aller encore !

M. Morton mort, Maud envoyée au fauteuil d'électrocution, ou pour le moins, au « hard-labour », pour le reste de sa vie, rien n'empêchait plus Betty de faire valoir ses droits à la succession de son père !

C'était un aspect de la question qu'il n'avait pas envisagé jusque-là, mais qui lui apparaissait nettement tout à coup.

Les événements qui, si souvent, s'étaient dressés contre lui, le favorisaient soudain.

Betty intervint :

— Evidemment, dit-elle, c'est toujours amusant de voir d'autres accusés de ce que l'on a fait ! Il n'y a pas, tu as le chic pour cela Fred... comme dans l'affaire Harding, par exemple, où c'est ce malheureux Gordon qui écope...

Blake claqua des doigts avec bonne humeur :

— Tu as raison. Celle-là elle est encore bien bonne ! Jamais personne ne pourra se douter que c'est moi qui l'ai estourbi, ce zigomar ! Il était en train de compter sa galette quand j'ai brusquement surgi devant lui... Ah ! mes amis, il en a fait une grimace ! — mais je ne lui ai pas laissé le temps de se remettre et d'appeler au secours. Ça n'a pas été long ! Crac ! zigouillé le monsieur...

— Et les valeurs ? interrompit la jeune femme.

— T'en fais pas, ma poule ! On est en train de les négocier... Seulement, il faut être prudent. Il peut y avoir opposition sur les numéros ! On touchera, un de ces jours, un bon petit matelas, en guise de consolation !

Les deux bandits en avaient assez dit. Les policiers, à l'autre bout du fil, devaient, maintenant, être fixés.

Alors, la jeune femme s'avança vers Blake. Son visage était devenu singulièrement grave. Ses mains tremblaient un peu. Et l'on voyait, sur ses traits, ses efforts surhumains pour garder son calme.

Elle croisa les bras, le regarda dans les yeux et, jetant bas le masque :

— Tu es un misérable ! gronda-t-elle d'une voix frémissante. Tu as déshonoré ma mère, tué mon père, et fait accuser injustement ma sœur du plus horrible des crimes ! Et moi, tu m'as perdue

— Hein !... quoi ? interrompit l'aventurier interloqué, qu'est-ce qui te prend ? Tu deviens folle, je pense !

Elle ne parut pas l'entendre :

— Et tu crois, continua-t-elle avec exaltation, que cela se passera ainsi ? Ah, mais non ! Tu vas les payer, tous tes forfaits ! Et avant qu'il ne soit longtemps ! Et ma seule consolation, dans mon malheur, sera de pouvoir enfin me venger, venger les miens...

— Tais-toi ou je t'étrangle, rugit Blake, prêt à se ruer sur elle.

Mais avant qu'il ait eu le temps de faire un mouvement, déjà elle s'était précipitée vers la porte et, l'ouvrant toute grande :

— A moi la police ! appela-t-elle de toutes ses forces.

En un clin d'œil, une demi-douzaine d'agents qui, ayant vu entrer les deux hommes, se tenaient prêts sur le palier à intervenir, avaient envahi le logement.

— Tenez, cria Betty, leur désignant ses deux complices, les voilà, les assassins ! Vous n'avez qu'à les cueillir ! La prise est bonne !

Blake lança autour de lui un regard désespéré de bête traquée. Toute fuite était impossible, toute résistance inutile.

— Damnation !... jura-t-il. Nous sommes faits ! La gueuse nous a donnés !

## DEUXIEME PARTIE

### La Partie perdue

#### I. — Triple arrestation.

Surpris par l'arrivée soudaine des policiers, Blake et Jim n'avaient pas eu le temps d'esquisser la plus petite velléité de défense.

Avant d'avoir pu essayer un geste de résistance, une demi-douzaine de brownings braqués sur eux les avaient convaincus de leur impuissance.

Aussi s'étaient-ils empressés de lever les bras en l'air — hands up — et laissé mettre, l'un et l'autre, les menottes avec résignation.

Ils étaient pris.

Mais, au moment où la petite troupe se disposait à quitter le logement, un bruit de pas se fit entendre dans l'escalier :

— Silence ! recommanda le détective à ses camarades.

La porte s'ouvrit et le « Rat » apparut.

Ayant aperçu de loin Blake et Jim rentrant dans la maison, il ralliait le point d'attache, donnant tête baissée dans la souricière.

C'était une bonne capture qui complétait les autres. Elle ne fut pas longue. Deux mains solides s'abattirent sur ses épaules, tandis qu'un troisième agent lui passait vivement le cabriolet à son tour.

— Ah ça ! semblait-il interroger, tout ébahi, en contemplant son chef, qu'est-ce qui arrive donc ?

Blake enveloppa Betty d'un air de haine et de rage :

— C'est cette damnée gueuse qui nous a vendus ! gronda-t-il.

Mais la jeune fille abaissait ses longs cils sur ses yeux, évitant de rencontrer le regard chargé de douloureux reproches de son ancien ami.

— Au poste ! ordonna le détective qui accompagnait les policemen. Et veillez bien sur tous ces gaillards-là !

Inutile recommandation !

Blake avait compris qu'il avait perdu la partie dans le *Grand Jeu*.

Maintenant, il s'agissait de payer, mais loin d'accepter cette éventualité, il se sentait prêt à tout plutôt qu'à rendre des comptes à la société.

Tout à coup, comme il allait franchir la porte de l'appartement devant ses gardiens, il rompit d'un coup sec ses menottes. Avec une petite scie d'acier dont il était toujours muni, il avait eu

le temps de limer ses chaînons, pendant qu'on arrêtait le « Rat ».

Deux swings vigoureux, envoyés chacun d'un côté, le débarrassaient de ses gardes du corps qui roulaient sur le plancher, et il s'élançait vers l'escalier qu'il dégringola quatre à quatre.

Sur le palier du second étage, une fenêtre était ouverte. Il y bondit, enjamba la balustrade, sauta sur le toit d'une petite réserve accolée au mur de l'immeuble puis, de là, dans le jardin, et s'enfuit à toutes jambes.

Malheureusement pour lui, dans sa chute, il s'était foulé le pied. Il boîta péniblement, faisant des efforts surhumains pour surmonter ses souffrances aiguës.

Il était évident que, dans ces conditions, il ne pourrait pas lutter longtemps avec les agents qui s'étaient relevés et jetés à sa poursuite.

Il parvint néanmoins jusqu'à un terrain vague qui, aux portes du faubourg, servait de carrière de sable. Un trou énorme et profond s'ouvrait devant lui.

Une dernière fois, il se retourna et aperçut les policemen qui avançaient rapidement : cent mètres à peine les séparaient encore de lui.

Alors, sans hésiter, il sauta.

Quand les autres, après avoir fait un détour pour arriver au fond du ravin, parvinrent jusqu'à lui, ils le trouvèrent inanimé, perdant son sang par une affreuse blessure qu'il s'était faite, en tombant, à la tête.

Blake avait payé sa dette à la société.

Le bandit était mort.

Les autres agents, pendant ce temps, avaient entraîné au poste de police le plus proche les deux autres prisonniers.

Il s'agissait, avant de les mener à la prison centrale, d'enregistrer les aveux entendus par le téléphone et de procéder à une rapide enquête.

Betty avait été invitée à les accompagner. Elle ne pouvait s'y soustraire. Elle avait, elle aussi, à régler un compte avec la justice.

Elle se tenait, les yeux baissés, dans un coin de la salle, se faisant toute petite, essayant de se faire oublier.

Barney, profondément impressionné et déconcerté par la trahison de son amie, parvint à se glisser près d'elle. De grosses larmes, qu'il ne cherchait pas à dissimuler, coulaient le long de ses joues blêmes.

— Tout de même, Betty l reprocha-t-il d'une voix mal assurée, êtes-vous assez canaille, et faut-il que vous en ayez du vice pour donner un aminche comme le « Rat » ! Ah ! ça m'en fiche un coup ! Et un rude, encore ! Crénom !... Je ne m'attendais pas à celle-là de vous !... On était si copains, nous deux !...

Sans oser le regarder, elle répondit doulo- reusement :

— Ne me jugez pas trop mal, mon pauvre ami. J'ai tellement souffert ! Vous ne pouvez pas comprendre tout cela, et je vous jure que, jus- qu'au dernier moment, j'avais espéré vous sauver. Quel malheur que vous soyez venu vous éter dans la gueule du loup !

L'interrogatoire des deux complices fut rapi- dement mené.

Ils ne pouvaient pas nier. A quoi cela leur eût-il servi ?

Ils durent avouer leur participation aux crimes dont on avait chargé deux innocents.

— Qu'on les fourre immédiatement au secret ! ordonna le chef de la police.

Et, tandis qu'on les entraînait sous bonne escorte :

— Quant à vous, ajouta-t-il en se tournant vers Betty, il vous sera tenu compte, malgré votre culpabilité, des services que vous nous avez rendus en nous livrant ces misérables. Mais, reprit-il, il faut que vous me mettiez au courant de tout ce que vous savez sur les forfaits qu'ils ont avoués...

Betty n'attendait que cette invitation pour décharger sa conscience. Prise, depuis qu'elle connaissait la vérité sur sa naissance, d'un repentir profond pour tout le mal qu'elle avait causé, elle ne cacha rien de tout ce qui s'était passé depuis le jour où Blake avait assassiné le malheureux Harding, et de ce qui avait eu lieu, dans la suite, quand il avait élaboré son audacieux projet de s'emparer des millions de M. Morton, en se servant de la ressemblance entre les deux sœurs !

C'était l'innocence de Ralph enfin proclamée.

— Il est en prison, pour le moment, dit le policier. Je vais donner l'ordre qu'on le remette immédiatement en liberté, ainsi que miss Mor- ton.

— Voulez-vous, en ce cas, m'accorder une dernière faveur ? supplia humblement la jeune femme. Je désirerais dire quelques mots en particulier à M. Gordon avant d'être emmenée en prison...

Le policier ne pouvait se refuser à cette demande qui récompenserait l'aide que sa pri- sonnière lui avait apportée.

— Soit ! concéda-t-il.

Une demi-heure plus tard, Ralph, mis au cou- rant de tous les événements qui venaient, coup sur coup, de se dérouler, accourait et se trouvait en présence de Betty.

Celle-ci, dès qu'elle l'aperçut, devint d'une pâleur mortelle. Elle s'avança vers lui, l'air accablé, et, d'une voix entrecoupée par une émotion qui la faisait trembler convulsivement, murmura :

— Monsieur, l'heure de la justice a sonné. Je suis maintenant entre les mains de la police. Mon sort est réglé. Je vais expier mes forfaits. Voilà votre innocence reconnue. Votre alibi, le jour de l'assassinat de votre ami Harding, est déclaré exact, puisque vous étiez avec moi, pen- dant ce temps, à la porte de la villa de River- Side. Je ne vous demande pas de me pardonner tout le mal que je vous ai causé, je n'en suis pas digne ! Je veux simplement implorer de vous quelque chose, et cela, j'en suis certaine, vous me l'accorderez. Vous connaissez, à présent, la raison de ma ressemblance extraordinaire avec miss Morton. Eh bien, monsieur, qu'elle ignore toujours que je suis sa sœur. Que cette honte

ne trouble pas le bonheur auquel elle a droit, et que vous lui donnerez...

— Je vous le jure ! répondit Ralph, troublé malgré lui, et plein de pitié pour cette jolie créature qui avait été une victime de Blake, elle aussi, et qui lui semblait plus à plaindre encore qu'à blâmer.

L'infortunée eût été heureuse et honnête dans la vie, si elle n'avait pas dû payer la faute de sa mère...

N'écouter que son bon cœur, et oubliant généreusement le triste passé, Ralph continua, en lui tendant une main pitoyable qu'elle serra avec reconnaissance :

— Je vous promets également que, puisque vous montrez tant de repentir, je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour obtenir votre grâce, que vous mériteriez par une existence désormais employée à racheter vos égarements...

Et, la regardant s'éloigner, la démarche hésitante, l'air désolé, et les yeux pleins de larmes, qu'elle essayait en vain de refouler, il murmura :

— Pauvre fille !

#### V. — Libres !

L'ordre avait été donné aussitôt de mettre en liberté les deux jeunes gens innocents.

Ils franchissaient maintenant, ensemble, le seuil de la prison, et il leur semblait, à l'un et à l'autre, qu'ils s'éveillaient brusquement d'un cauchemar affreux.

En quelques mots, dans le bureau même du chef de la police, Ralph avait appris à la jeune fille qu'un crime avait coûté la vie à son malheu- reux père, mais il avait eu grand soin de lui cacher la part involontaire qu'elle y avait prise.

Il craignait que le remords de cet acte dont, elle n'était point responsable ne causât à Maud, un chagrin inconsolable. Il avait donc décidé de lui faire accroire que le seul coupable était Jim, qui s'était introduit chez elle, comme valet de chambre, en son absence, pour perpétrer son forfait, afin de pouvoir, plus à l'aise, dévaliser le vieillard qu'il savait très riche.

Fidèle à sa promesse, il dissimula à sa fiancée l'étroite parenté qui l'unissait à Betty. Il était inutile, aussi, qu'elle connût la faute de sa mère qui, vingt ans plus tard, causait la mort de son infortuné mari, après avoir eu une tra- gique répercussion sur la destinée si différente de ses deux filles jumelles.

La criminelle devait être punie de ses forfaits, et seul le repentir pouvait, par sa sincérité, atténuer la gravité de ses fautes.

— Ah ! mon ami, murmurait Maud, en proie à une profonde émotion, comme elle s'éloignait de la prison au bras de Ralph, quels jours affreux j'ai passés dans ma cellule ! Etre accusée d'un assassinat que l'on n'a pas commis, n'est-ce pas ce qu'il y a de plus effroyable au monde ? Sur- tout quand il s'agit d'un père adoré !

— Je le sais bien, ma chérie, répondit Ralph en souriant tristement, nous avons été victimes tous les deux de la même fatalité ! Nous avons souffert les mêmes angoisses. Vainement, l'un

et l'autre, nous avons crié notre innocence ! Nous avons cru que nous serions abandonnés sans espoir. Mais, reprit-il, il ne faut jamais perdre courage. L'heure de la justice finit tou- jours, ici-bas, par sonner. Elle est venue au moment où nous nous y attendions le moins !

Ils étaient montés dans l'auto qui devait les ramener à River-Side, tout endeuillé par la mort de M. Morton.

Ralph avait pris les petites mains de sa fiancée et les serrant entre les siennes, tendrement, il poursuivit :

— Ma chère Maud, malgré les pénibles ins- tants que nous avons passés, et la série d'événe- ments dramatiques qui nous ont assaillis, je ne veux pas voir, dans l'existence, que le mauvais côté des choses. J'y songeais pendant les quel- ques heures de mon emprisonnement. Si vous, vous avez à vous plaindre d'avoir été accusée à tort, si à la douleur de la mort de votre malheu- reux père, vous avez eu à joindre l'horreur d'être soupçonnée à tort de ce crime atroce, moi, c'est à une erreur judiciaire aussi mon- trueuse que je dois mon bonheur le plus précieux. Elle le regarda, étonnée.

— Evidemment, répétait-il. Quand mon pauvre ami Harding a été assassiné, supposez qu'on ait mis aussitôt la main sur le véritable assa- sin, aurais-je eu l'idée de me faire conduire chez vous pour vérifier l'alibi que j'invoquais ?

— Et alors ?

— Nous ne nous serions pas vus, nous ne nous serions pas aimés, ma chérie !

Mais Maud avait mis ses petits doigts roses sur la bouche de son fiancé :

— Qu'allez-vous imaginer là ! s'exclama-t-elle. La vie est beaucoup moins compliquée que vous vous l'imaginez. Nous nous serions tout de même vus, nous nous serions tout de même aimés...

— Et comment cela ?...

— Parce qu'il était écrit dans le grand livre de notre destinée que nous serions heureux l'un par l'autre, et qu'il m'est, ajouta-t-elle en bais- sant la voix, impossible de concevoir l'avenir autrement !

Il l'attira doucement vers lui, et posant ses lèvres sur son front :

— Vous avez raison, mon amie, approuva-t-il. A quoi bon discuter notre bonheur ? Aban- donnons-nous-y complètement ! Nous voilà débarrassés de tous ces bandits. Qu'il n'en soit plus question qu'en un mauvais rêve !

— Mais, interrogea-t-elle, que vont-ils deve- nir ?

— Leur affaire est claire. L'infâme Blake a déjà payé sa dette. Il s'est tué en cherchant à s'évader. Quant à Jim et à Barney, soyez tran- quille, le jury les fera disparaître pour toujours.

— Et Betty, cette fille qui me ressemble si étrangement ?

Il demeura silencieux un instant.

Puis, comme s'il craignait qu'elle ne remar- quât son embarras, il se hâta de répondre :

— Betty ? Je pense qu'on lui saura gré de n'avoir été qu'une malheureuse, entraînée dans

le crime par de sinistres complices... La pauvre créature est une déclassée et n'est pas responsable de tous les forfaits qu'elle a aidé à commettre. Soyons indulgents pour elle ! J'ai obtenu des circonstances atténuantes. Elle a demandé à se consacrer entièrement à soulager la misère et à se pencher sur les lits de douleur. Elle est attachée à l'infirmierie...

— Vous avez bien fait, Ralph. Elle pourra se repentir et expier ses fautes !

Et, comme d'un geste tendre et confiant, elle appuyait sur son épaule son front pâle, il y posa un long baiser d'amour, tandis que l'auto s'arrêtait devant la villa de River-Side, et que le brave

John, réhabilité et revenu à son poste, ouvrait la porte à ses nouveaux maîtres.

Ce ne fut pas sans émotion que Ralph franchit cette grille, qui évoquait dans sa mémoire tant de souvenirs.

Un moment, il s'arrêta. Quelques mots, sans doute allaient jaillir de ses lèvres ; peut-être voulut-il rappeler à Maud que c'était là qu'il l'avait aperçue pour la première fois et qu'il l'avait aimée pour toujours.

Mais il se tut.

— A quoi bon ? songea-t-il.

Il n'avait qu'à s'abandonner à son bonheur ; tout le reste était superfétation !

## EPILOGUE

Quelques jours plus tard, un couple franchissait le seuil du petit temple de River-Side.

C'était miss Morton au bras de Ralph Gordon. Le deuil de la jeune fille empêchait que leur mariage eût lieu en grande pompe, mais leur visage n'en resplendissait pas moins de joie.

Jamais Maud n'avait été plus blonde ni plus jolie : c'était dans les flots d'or d'une matinée ensoleillée, une apparition de printemps.

En échangeant leurs anneaux, leurs mains tremblèrent bien un peu, mais ce n'était plus de crainte.

Tandis que, dans une brève homélie, le pasteur les unissait pour toujours, dans les bons comme dans les mauvais jours, ils se regardaient avec tendresse et ne pouvaient s'empêcher de se sourire.

Les ombres du passé s'étaient tout à coup écartées devant l'aube éclatante d'une vie nouvelle où ils avaient désormais la certitude d'être heureux.

Une auto les attendait à la porte.

Elle les emmena rapidement dans un petit coin, tranquille et discret, où ils avaient décidé de passer, loin de la foule, leur lune de miel...

Dès lors, les deux héros du *Grand Jeu* ne nous appartiennent plus.

Laissons-les goûter en paix la félicité sereine qu'ils ont bien méritée.

« Deux cœurs, un seul amour », toute leur existence tenait à présent dans cette devise.

FIN

## AURONS-NOUS UN JOUR UN CINÉMA SCIENTIFIQUE ?

Les uns le réclament avec impatience, les autres doutent qu'il puisse réaliser assez de bénéfices pour pouvoir subsister.

Certains milieux universitaires, mondains, intellectuels et même politiques, nourrissent une prévention contre le cinéma. Que de fois avons-nous entendu dresser le réquisitoire ! A tort ou à raison, l'on accuse les films américains à épisodes d'avoir découragé de multiples spectateurs et de les avoir éloignés des salles de projection : « Nous ne reviendrons au cinéma, disent de nombreuses personnes, que lorsqu'on y projettera seulement des films documentaires ou scientifiques. Nous en avons assez des exploits de Charlot, des pitreries de Fatty et des invraisemblables aventures des films à épisodes. »

Il faut dire tout de suite que ces personnes constituent une minorité. Néanmoins, il est un fait indubitable : il semble exister une clientèle qui n'apprécie, dans le cinématographe, que ses réalisations scientifiques et documentaires.

Cette clientèle est insensible au charme des drames ou comédies projetés sur l'écran. Nous n'avons pas à chercher si elle commet une erreur de jugement et si elle n'est pas susceptible d'être convertie à la longue. Nous enregistrons simplement le désir qu'elle ne perd aucune occasion de formuler. Elle souhaite la création à Paris, d'un cinéma exclusivement scientifique, que ferait vivre un public très spécial, qui se recruterait surtout parmi les savants, les professeurs de l'enseignement supérieur, ceux de l'enseignement secondaire et primaire, les étudiants, les élèves des lycées, collèges et écoles.

Cette création répond-elle réellement à un besoin, est-elle possible ? Nous avons essayé de le déterminer en faisant une enquête aussi bien auprès de savants, auprès de professeurs qu'auprès de professionnels du cinéma.

A la Sorbonne, nous nous trouvons en présence d'avis partagés. Les uns se moquent des films scientifiques, les autres les tiennent, au contraire, pour très estimables. Les étudiants, eux, sont presque tous partisans du cinéma, ils seraient désireux de voir des projections à l'amphithéâtre, pendant que discours le Maître.

Mais ce dernier ne paraît guère vouloir se laisser éclipser par le film. A moins qu'une loi n'intervienne, le cinéma n'entrera à la Sorbonne qu'en fraude. Il sera le parent pauvre, dédaigné. Donc, les habitués de ce docte établissement qui croient à la propriété éducatrice des films documentaires se rabattront-ils sur le Cinéma scientifique, à condition qu'il ne soit pas situé trop loin du quartier latin.

A l'Ecole Normale Supérieure, au Collège de France, à l'Ecole de Pharmacie, l'on croit au succès du Cinéma scientifique.

A l'Ecole Polytechnique, l'idée fait sourire. Les X n'ont que deux jours de congé par semaine. Il est douteux qu'ils les emploient à aller voir projeter des films documentaires.

A l'Institut National Agronomique, on nie la valeur technique des films scientifiques et, en particulier, de ceux qui présentent la germination. « Ces films sont susceptibles, nous dit-on, de fausser l'esprit des étudiants. Ils ne sont obtenus que par d'habiles procédés. Ils ne représentent pas du tout ce qui se passe dans la réalité. Cela confine à la fantasmagorie. Le Cinéma scientifique ne présenterait guère que des films de ce genre et, sous couleur de vulgarisation, ne donnerait que des aperçus incomplets des questions scientifiques. Les savants s'en détourneraient bien vite, en criant à la fantaisie ! »

A l'Institut Océanographique, au contraire, l'on est très partisan du Cinéma scientifique. « Nous nous basons, nous déclare-t-on, sur le succès que remportent nos conférences, où nous nous servons presque toujours de films documentaires, tournés sur nos indications, par des maisons comme Gaumont et Pathé. Nous refusons du monde, les soirs de conférence. Il y a un public qui est assez nombreux pour constituer la clientèle d'un Cinéma scientifique. Il faudrait, toutefois, placer cet établissement au centre de la rive gauche, pour permettre à toute la jeunesse studieuse des Ecoles, de s'y rendre avec assiduité et sans trop de gêne. »

A l'Institut catholique, même plaidoyer chaleureux en faveur d'un Cinéma scientifique, qui donnerait une ou deux représentations par semaine.

A l'Ecole Lavoisier, l'on réclame le Cinéma scientifique que bon nombre de professeurs seraient heureux de recommander à leurs élèves et dont les films seraient ensuite commentés en classe.

Du côté des professionnels du cinéma, l'idée ne soulève pas d'approbations enthousiastes. L'on doute un peu du succès.

« Il y a peut-être une clientèle qui aime les films documentaires, nous dit-on notamment chez Gaumont, mais est-on certain qu'elle soit assez fidèle pour couvrir les frais considérables qu'entraînerait la construction et l'exploitation d'une salle ? On ne pourrait évidemment donner qu'un ou deux spectacles par semaine. Alors, pensez-vous que les recettes seraient suffisantes, pour amortir la location des films, le prix du loyer, les appointements du personnel ? Nous ne le pensons pas. L'entreprise serait très aléatoire et nous allons jusqu'à nous demander si la clientèle qui aime les films documentaires, ne s'illusionne pas elle-même sur l'amour qu'elle éprouve pour ces films ? Elle ne s'astreindrait pas à venir régulièrement toutes les semaines,

voir le nouveau spectacle. La plupart du temps, ceux qui réclament le Cinéma scientifique, sont les perpétuels détracteurs du cinéma tout court, c'est-à-dire ceux qui n'ont pas été encore touchés par la grâce et qui s'obstinent à nier toute valeur à l'art muet.

« La question est très complexe. On tentera peut-être une expérience à un moment donné, mais on sera obligé de l'étayer sur une organisation de cinéma ordinaire, en réservant une ou deux séances par semaine, aux projections scientifiques. Personne ne peut, en somme, porter un jugement précis, avant d'avoir réalisé cette expérience. Toutefois, nous demeurons jusqu'à plus ample informé, profondément sceptiques. »

La conclusion que nous pouvons tirer de cette enquête, c'est qu'un ou deux cinémas du quartier latin pourraient se permettre, sans trop de risques, de développer quelque peu dans leur programme la partie documentaire, en ayant soin de le faire savoir aux professeurs, à la jeunesse des Facultés et des Ecoles. Mais cela ne nous donnera pas le Cinéma scientifique que réclament tant de personnes et qui ne restera, peut-être pendant longtemps, qu'à l'état de beau projet.

PIERRE DESCLAUX.

ON NOUS ÉCRIT DE BRUXELLES

Les maisons d'éditions cinématographiques semblent vouloir sortir de leur torpeur et si les promesses faites deviennent des réalités, nous aurons le plaisir de voir cette année quelques bons films belges.

M. Paul Flon tourne actuellement des scènes d'un film patriotique intitulé : *La Belgique*, et dont on dit grand bien.

M. de Kempener travaille également à la réalisation d'une bande patriotique dont le metteur en scène est M. Duplessy.

La « Williams Elie Film Co » fait preuve d'une grande activité et commence la réalisation de son programme, qui comprend l'édition d'une série de films d'action très intéressants et le lancement sur le marché de grandes productions alléées à un vif succès.

Nous sommes heureux de constater que la Belgique se place au rang des pays producteurs et nous espérons que bientôt elle occupera la place qu'elle mérite.

MARCEL KETTERER

PETITE CORRESPONDANCE

Sylvia Raymond. — Romuald Joubé : 18, rue de la Grande Chaumière, Paris, 6°. Edouard Mathé : Hôtel International, rue Rossini à Nice; peut-être.

F. N. 24 Verdun. — Adressez-vous à l'un des metteurs en scène dont vous trouverez la liste dans notre numéro 6.

Charles Barthel. — 1° Elmo Lincoln est né à Rochester (Indiana), en février 1889. — 4518, Fountain avenue, Los Angeles; 2° Marie Osborne, née en 1911 à Denver : Diando Studio, Long Beach (Cal) elle vous l'enverra peut-être; 3° Nous n'en savons encore rien nous-mêmes, il nous est donc impossible de vous renseigner.

Mag-Deleine. — William Russell a pour partenaire habituelle : Miss Francelia Billington, son adresse est Fox Studios, 1401, Western avenue, Los Angeles, William Russel a tourné dans : *Le Mauvais Garnement*, *Mon Gentilhomme batailleur*. Une situation de tout repos, *Jack le boxeur*, *Le Serment*, *Une Aventure au Far-West*, *Jack, roi des détectives*, *Jack l'indomptable*, *La Griffe*, etc... On ne le voit plus sur nos écrans comme beaucoup d'autres artistes américains, parce que l'importation de ces films en France est devenue irrégulière.

IRIS

Cinémagazine Actualités



Il y a une heure que le spectacle est commencé ! Tu as oublié d'avancer ta montre d'une heure !  
— Sacrebleu ! Et il y en a qui trouvent que l'heure d'été est utile !...

« Une forte femme », serait un film à clef... Bientôt on donnera une adaptation cinématographique de la « Mégère apprivoisée », qui sera la suite logique (et la fin) de ce film...

X° EPISODE DE L'OCCUPATION  
— Tu ne t'ennuies pas trop ici ?  
— Non, pas jusqu'à présent... On ne manque pas... d'occupation !...



Nous avons envoyé un opérateur pour « prendre » les épisodes de l'élection des députés du 2° secteur parisien. Nous n'avons qu'un cliché représentant notre opérateur après son infructueuse mission... Honneur à cette victime du devoir !...

LE DERNIER SCÉNARIO RUSSE :  
Les blancs jouent et ne gagnent pas... Les noirs, ou plutôt les rouges, jouent et ne perdent pas ! Prise de Pétrograd par les blancs. Prise de Pétrograd par les rouges. On n'en voit pas la fin !

Monsieur Millerand vient de tourner un film documentaire « La Houille Blanche ». Il a visité l'aménagement du Rhône qui désaltère 750.000 chevaux... vapeur, quand l'électricité coûtera 0.0001 l'hectowatt.



UN NOUVEAU CINÉMA-PALACE  
Le Ciné-Palais-Bourbon vient de donner à un auditoire composé d'Honorables, un film montrant des tracteurs agricoles. Beau petit succès !

Après la plus belle femme de France, voilà le concours du plus beau bébé ! Si les gosses en maillot se mettent à tourner où allons-nous ?

— Je tiens à ce que tu sois heureuse en ménage. Par conséquent tu n'auras pas mon consentement pour épouser le petit Boitenfer qui n'est même pas abonné à *Cinémagazine* !...

## Les Films que l'on pourra voir...

**LA PETITE VIVANDIÈRE** (1.400 mètres). — Il y a bien longtemps que nous n'avions pas vu à l'écran la charmante comédienne Mary Pickford.

Certainement, le public va fêter l'espiègle comédienne qui sait être, tour à tour, d'une exubérante gaité et d'une tristesse désespérée.

L'histoire par elle-même est bien menue.

Johanna est le souffre-douleur de sa famille et elle invoque le ciel ou le diable de lui faire connaître un brave garçon qui l'épousera. Arrive un régiment qui fait les grandes manœuvres, aussi n'a-t-elle que l'embarras du choix. Son petit cœur jette son dévolu sur un bel officier qui l'épouse et voilà Johanna devenue, comme dans *La Fille du Régiment*, la vivandière de toute une joyeuse et turbulente cavalerie.

La mise en scène est des plus soignée, et la photo nous fait admirer la belle prestance de tout un régiment de cavalerie des U. S.

Mais, entre nous, si un metteur en scène français demandait au Ministre de la Guerre un régiment pour figurer au grand complet, qu'est-ce qu'il lui serait répondu ?...

Ah ! ils sont gâtés les metteurs en scène américains. Non seulement on leur accorde tous

les escadrons qu'ils demandent, mais ils ont encore Mary Pickford !...

\*\*\*

**JOSEPH VENDU PAR SES FRÈRES** (1.800 mètres). — Cette touchante histoire, empruntée, elle aussi, à l'Ancien Testament, est une des plus belles pages poétiques exaltant l'affection paternelle et l'amour filial.

Les poètes, les peintres, les sculpteurs et les musiciens les plus célèbres ont été tentés par ce sujet.

Le Cinéma se devait de reconstituer, en des sites tels qu'ils sont décrits dans la Bible, les tableaux de ce drame de la jalousie fraternelle. C'est l'« Armenia-Film » qui a réalisé ce film biblique fort bien joué par des interprètes consciencieux et respectueux des personnages qu'ils représentent.

Belle mise en scène, très belle photo.

\*\*\*

**JUDITH ET HOLOPHERNE** (1.500 m.). — Cette scène biblique a été remarquablement mise en scène, et les décors ainsi que



MARY PICKFORD dans "La Petite Vivandière"

Cliché Gaumont

## ... à partir de cette semaine

les costumes ont été très artistiquement reconstitués.

Tout le monde connaît cette page de l'Ancien Testament où Judith délivre Béthulie assiégée par l'armée assyrienne de Nabuchodonosor, que commandait Holopherne. Cette belle vision cinématographique est consciencieusement interprétée. Très bon film pour la semaine de Pâques et pour la clientèle des patronages. Belle photo.

\*\*\*

**ROSE MARY, LA FÉE AUX POUPEES** (1.550 mètres). — Cette comédie sentimentale et très mélodramatique est interprétée par la plus exquise des ingénues transatlantiques, Miss Mary Miles, dont chaque film est un agréable spectacle, car il ne s'agit jamais de scénario à grande mise en scène, mais d'histoires simples, vécues et dont la conclusion est toujours des plus édifiantes. Un film Mary Miles est un film de famille. On ne pourrait malheureusement en dire autant de nombreuses productions, qui semblent s'évertuer à faire apparaître sur l'écran toutes les turpitudes de la vie.

La mise en scène des plus soignées est très homogène et l'interprétation réunit d'excellents artistes, parmi lesquels nous remarquons tout particulièrement un jeune enfant qui, avec une émotion, sincère a joué une scène particulièrement difficile. Belle photo.

\*\*\*

**LA VOIX DU PARADON** (1.311 mètres). — Avec un luxe de détails et de mise en scène, ce film italien nous raconte la véridique histoire de Maria-Magdalena dont l'interprète est la très belle et séduisante Ellena Léonidoff. C'est, somme toute, une belle page du Nouveau Testament où nous voyons la pécheresse convertie venir,

par humilité, essayer de ses beaux cheveux roux les pieds du Sauveur.

Parmi les nombreux tableaux remarquablement reconstitués, signalons une entrée à Jérusalem, le dimanche des Rameaux, qui est une admirable fresque mouvante. La photo de ce film est de toute beauté.

Mi-religieux, mi-historique, très beau spectacle pour les Fêtes de Pâques.

\*\*\*

**LES PLUMES DE PAON** (1.600 mètres). — Quand Mme Mildred Harris était Mme Charlie Chaplin elle ne semblait avoir qu'un très modeste talent. Depuis

que la souffrance a éveillé ses sentiments endormis par une quiétude mensongère, elle nous a donné quelques bons films dont celui-ci est un des meilleurs.

Dans le rôle de Doris, sa naïveté des plus touchantes excuse les tentations qui assaillent une aussi jolie petite ouvrière grisée par les désirs d'un luxe impossible pour sa modeste condition. La conclusion est des plus heureuses — le film est américain — et Doris est épousée par son séducteur qui la comblera de bonheur comme elle le mérite de l'être.

En ses moindres détails, la mise en scène est très soignée, très bon film, photo des plus lumineuses.

NYCTALOPE.



Cliché Cosmograph

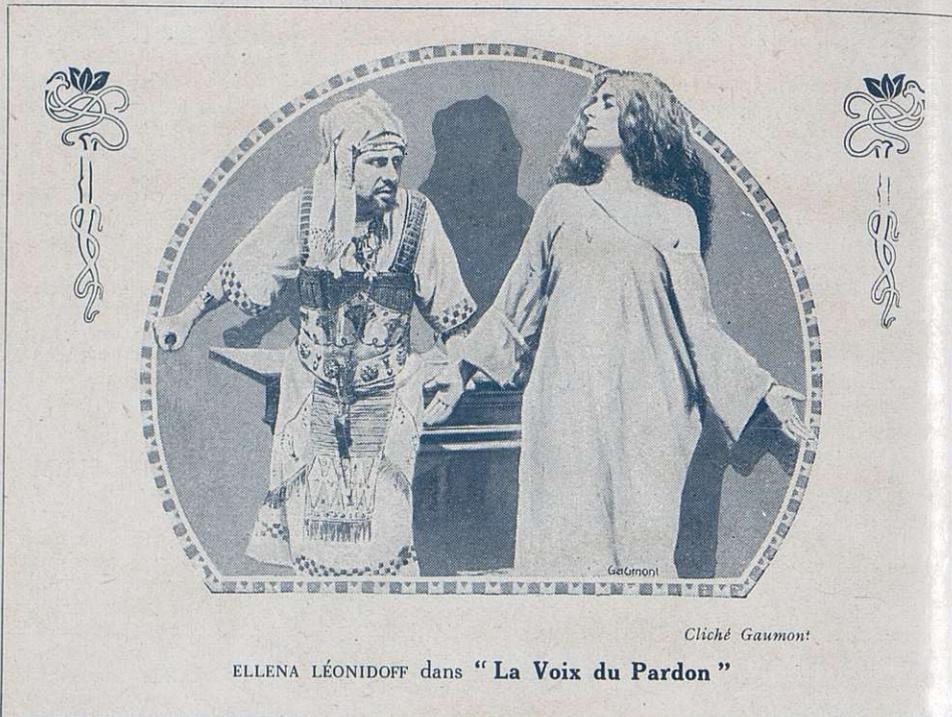
JOSEPH VENDU PAR SES FRÈRES



Cliché Select

JUDITH ET HOLOPHERNE

## Les Films que l'on pourra voir à partir de cette semaine



ELLENA LÉONIDOFF dans "La Voix du Pardon"



MARY MILES dans "Rose-Mary, La Fée aux Poupées"

Cliche Harry



Au Studio-École "Marquissette" on répète une scène.

## Un Studio-École à Paris

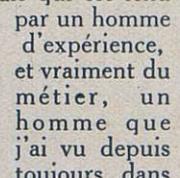
Mon article sur un Conservatoire du cinéma m'a valu une avalanche de lettres plus ébouriffantes les unes que les autres. C'est ainsi que, parmi l'une d'elles, j'ai appris qu'un ancien chauffeur de taxi donne des leçons particulières de cinéma et qu'un institut cinégraphique — ayant sa propre maison d'édition !!!

— existe, dont les élèves peuvent fort bien apprendre à se mouvoir dans le champ, en prenant des leçons... par correspondance !!! Parfaitement.

Heureusement que dans tout ce fatras de papiers et de réclames, j'ai découvert quelque chose qui sort de la banalité : il s'agit d'un petit institut de rien du tout, mais qui est tenu



HÉLÈNE WARGNIER



LOUISE RÉGIS

a bien voulu m'inviter à aller voir sa façon de procéder et je me suis rendu chez lui, aux « Films Marquissette » où j'ai été fortement intéressé par ce que j'ai vu au point que je me suis presque réconcilié avec les professeurs de ciné en chambre.

5, rue Laffitte, il est 4 heures. Au premier étage d'une grande maison triste, quoique proche des boulevards, je vais voir le studio-école.

Marquissette est là qui apprend à un groupe de jeunes filles l'art du maquillage. Ce n'est pas du chiqué : on les

maquille sérieusement, en faisant à chacune d'elles l'explication du coup de crayon plus prononcé ou la valeur du fond de teint.

Au fond, un opérateur prépare son appareil et charge ses boîtes. Je suis arrivé à point, au moment où l'on



DANIA INGER

va tourner une petite scène sans grande importance, mais qui servira de démonstration aux élèves.



AGNES WALY

Pendant ce temps, le metteur en scène m'explique avec une grande simplicité son système encore plus simple.

Un ou une élève vient se présenter : « Monsieur, je voudrais faire du cinéma. »

— Parfait. Mais, en conscience, croyez-vous que vous ayez des aptitudes et que vous soyez vraiment ou suffisamment photogénique ?

D'ailleurs, vous pouvez vous en rendre compte vous-même. Comme un photographe vous ferait une douzaine de cartes-albums, je vais vous cinématographier, vous paierez le prix de la pellicule, tirage et développement, et vous pourrez juger vous-même si, vraiment, votre visage sera mis en valeur par l'écran.

L'intéressé est donc son propre juge et si vraiment cette personne a la physionomie intéressante pour le ciné, à cette seule condition, je consens à lui donner les premières notions qui l'aideront à se débrouiller dans l'art muet.

J'ajoute que les élèves que j'ai sont peu nombreux, malgré l'insistance de quelques-unes, notamment, qui persistent à vouloir se trouver vraiment photogéniques.



HENRI BROCCO

Mais la con-

versation est interrompue et l'on m'invite à faire la critique du jeu des futurs artistes.

Mlle Hélène Wagnier, une femme toute blonde, joue la comédie comme il sied à une débutante, mais elle fera mieux, c'est certain.



OLGA CHEVALIER

Mlle Louise Régis a un visage qui plaît, très mobile, et qu'elle sait rendre expressif. Ses yeux lui seront d'une grande utilité, car elle sait en jouer admirablement. Elle a l'étoffe d'une artiste.

Mlle Dania Inger, une danoise, est une débutante aussi, mais elle sera quelque chose, à cause surtout de son naturel.

Mlle Agnès Waly est un boute-en-train : excellente recrue pour les comédies gaies.

Mlle Olga Chevalier a un jeu naturel. Elle le sait, mais n'en abuse pas.

M. Henri Brocco — le frère du champion cycliste — sera, sinon une vedette, du moins un artiste consciencieux.

Et je suis parti de chez Marquissette en emportant l'impression qu'il y a quelque chose de nouveau dans l'enseignement du cinéma. Cela seul ferait que je ne regrette pas mon déplacement.

LUCIEN DOUBLON.



UNE SCÈNE D'ENSEMBLE

# L'ORIENT ET LE CINÉMA

Y a-t-il, parmi les plus prosaïques de nos contemporains, cent personnes qui n'aient jamais subi le mirage de l'Orient ? Je ne le crois pas.

Enfants, les récits merveilleux dont Sindbad le Marin, Ali-Baba, Haroun-al-Raschid sont les héros, ont charmé nos oreilles neuves à l'égal des contes de fées de notre vieux Perrault ! Adolescents, nos rêveries nous ont entraînés vers les rives merveilleuses où la lumière, la beauté, la richesse s'épanouissent sans contrainte et nous avons tous été amoureux de Shéhérazade ! Hommes, enfin, nous avons compris tout ce qu'il y a de profond dans ces histoires aux allures naïves qui sont bien, en réalité, la plus parfaite expression de la sagesse humaine. A tout âge, nous sommes la proie du mirage oriental.

Mais si tous nous subissons l'irrésistible attrait de ce mirage lointain, combien peu ont la possibilité de violer ce rêve et de constater que la réalité qu'il représente n'est pas moins capable d'enchanter nos esprits.

L'Orient se défend ! L'augmentation du prix de la vie est venue restreindre encore le nombre de ceux qui peuvent s'offrir le luxe d'un voyage aux Indes — il faut pour cela être pour le moins ancien président du Conseil — ou en Chine, ou plus simplement, en Egypte ou en Algérie. Il nous reste pour satisfaire notre curiosité, les ouvrages de Pierre Loti, de Claude Farrère, de Chevillon, de Rudyard Kipling, tous auteurs qui nous ont donné sur le Maroc, l'Inde, le Japon, la Chine, la Perse, des pages dont le premier effet est loin de satisfaire nos esprits, d'augmenter le besoin que nous avons tous de prendre, si j'ose dire... un bain d'Orient... Ce besoin est tel que ne pouvant nous rendre en Orient,

nous nous efforçons de transporter l'Orient chez nous : les modes qui s'inspirent de celles de l'Orient, toilettes, chapeaux, coiffures, bijoux, ne nous séduisent-elles pas et ne s'imposent-elles pas sans coup férir, dans nos appartements, n'aimons-nous pas meubler et orner une pièce — ou pour le moins, « un petit coin » — de manière telle que nous y puissions à volonté trouver l'illusion de passer quelques instants dans



Cliche Select

VISAGES VOILÉS, AMES CLOSES

une fumerie d'opium chinoise ou dans un harem turc ; les romans, les pièces de théâtre, dont l'action se déroule sous un ciel plus bleu, sous un soleil plus chaud que les nôtres, ne sont-ils pas assurés à Paris de passionner la foule aussi bien que les délicats ?

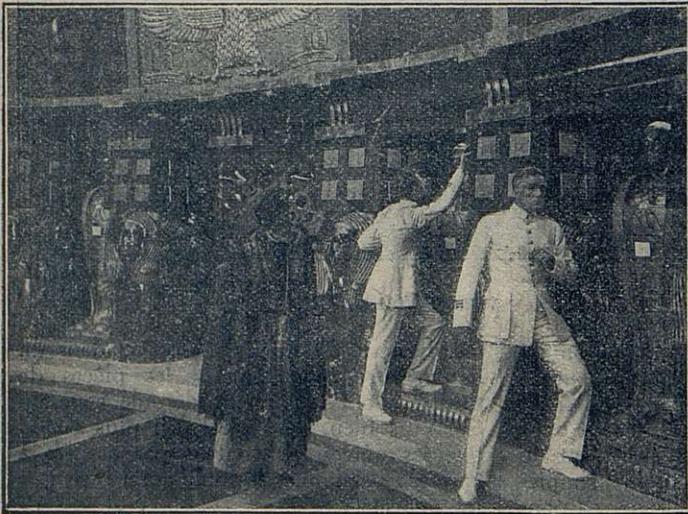
Voyez, pour ne parler que des œuvres jouées depuis le début de cette saison, *Les Mille et Une Nuits*, de M. Maurice Verne, *L'Homme qui assassina*, *Le Simoun*, *Le Minaret*, *Marouf*, *l'Atlantide*.

Ce qui est vrai au théâtre, dans la littérature, dans la mode, ne pouvait pas ne pas l'être au cinéma. Nos metteurs en scène ont fini par s'apercevoir de ce goût du public pour l'Orient. Ils n'y sont pas

venus sans peine, puisque jusqu'à ces tout derniers mois, c'est tout juste si nous pouvions classer comme film oriental : *La Sultane de l'Amour*, que MM. Louis Nalpas et Le Somptier réalisèrent sur un scénario de M. Frantz Toussaint, et encore pourrait-on faire sur l'orientalisme de ce film bien des restrictions.

Aucun de ses tableaux ne possédait cette atmosphère orientale, cette volupté dans laquelle baigne chacune des pages des *Mille et Une Nuits*.

Pourquoi la cour du jeune prince, ami des femmes, était-elle aussi raisonnable ? Pourquoi les danses que l'on nous y montrait, mettaient-elles si peu en valeur l'admirable talent et le non moins admirable corps de Dourga ? Pourquoi cette danseuse, qui connaît l'Orient, elle, ne dansait-elle pas cette danse de l'Abeille, dont l'Orient se repaît les yeux depuis des siècles sans se lasser et qui est le plus beau poème de volupté qu'un cerveau humain ait inventé ? Pourquoi, puisque l'on avait à nous faire pénétrer dans le harem d'un prince fourbe et cruel, ne nous faisait-on pas assister à quelques-unes des distractions cruelles et



Cliché Feyder

L'Atlantide, — LA SCÈNE DES MOMIES

fourbes de ce prince ? Ne pouvait-on trouver autre chose que ce supplice, banal et froid, de deux pauvres petites esclaves ? N'y a-t-il pas dans toutes les bibliothèques des livres comme *Le Jardin des Supplices* et qui chantent l'union étroite du « Sang, de la Volupté et de la Mort ». Et pourtant,

à quels tableaux, ardents et colorés, ce harem aurait-il pu servir de prétexte ! Quelle admirable symphonie de corps nus il y avait à réaliser sur les marches et dans l'eau transparente des bassins, sur les coussins et dans la pénombre des divans ! Ah ! comme j'en veux au metteur en scène de *La Sultane de l'Amour*, de n'avoir pas osé, s'affranchissant de certains préjugés, nous donner le film oriental que nous espérons ! MM. Nalpas et Le Somptier, pour s'excuser, peuvent dire qu'à l'époque où *La Sultane de l'Amour* fut filmée (le lendemain de la Guerre), il leur en aurait coûté trop cher d'aller en Orient pour tourner leur film et qu'ils durent se contenter de travailler aux environs de Nice. Je ne sais si l'excuse est sans réplique.

Au Cinéma, en effet, le réalisme, on s'en aperçoit chaque jour un peu mieux, n'est pas la condition essentielle de la réussite (en cela le cinéma se rapproche chaque jour des autres arts) et ce qui importe c'est, non pas de reproduire la réalité, mais d'en donner l'impression, de la suggérer, cette réalité.

Peut-être n'était-il donc pas nécessaire d'aller en Orient pour nous suggérer l'idée de l'Orient ? Peut-être cela était-il d'autant moins utile que l'idée que ceux qui fréquentent les salles de cinéma, se font de l'Orient, est très variable !

Après cet essai imparfait d'orientalisme cinématographique, M. Mercanton qui, un instant, avait songé à tirer un film de *Kismet*, la célèbre pièce anglaise jouée il y a quelques années à Paris, par M. Lucien Guitry, renonça brusquement à son projet. Et pourtant, combien ce sujet était tentant. M. Mercanton, pour le réaliser,

voulait aller aux Indes ! Quel dommage que ce projet ait avorté, ou ait été ajourné ! Nous y avons perdu la vision du marché éclaboussé de lumière, du harem somptueux aux murs de porcelaine, au jet d'eau en panache, du cortège du sultan avec ses nègres gambadant et ses gens du peuple

se prosternant sous les pas du cheval blanc à la housse d'or, et des rendez-vous d'amour du jeune prince au fond du grand jardin sauvage !

Et voilà que cette année, brusquement, une pluie de films orientaux s'abat sur le marché cinématographique parisien ! La première goutte de cette pluie a été *Les Cinq Gentlemen Maudits*. L'orientalisme de MM. Luitz-Morat et Pierre Régner était discret : c'était Tunis et un de ses palaces modernes, où l'Orient se réduit à quelques fez sur quelques têtes brunes, c'était une villa abritée de palmiers aux environs de la ville, c'était une palmeraie, c'était un mariage dans un douar où quelques silhouettes d'Arabes évoquaient le désert des caravanes, c'était un passage de chameaux sur la crête d'une dune, au coucher du soleil. Cela était discret, répétons-le, mais très beau, car la lumière était là, la vraie lumière saharienne !

*La Fille des Dieux* est ensuite venue nous apporter la vision d'un Orient de fantaisie. Orient imprécis, que nous serions bien incapables de trouver sur aucune carte, mais où quelques beaux tableaux de harem, frais, pleins d'ombre et d'eau jaillissante, animés de beaux corps féminins, hardiment, mais chastement nus, n'étaient pas loin de fournir à nos imaginations la vision exacte qu'elles espèrent de l'Orient ! *La Vierge de Stamboul* et *Les Mystères d'Osiris*, pour n'être pas d'origine française, n'en étaient pas moins intéressants au point de vue oriental. Le premier de ces deux films, surtout, réussissait à nous emporter loin de Paris et à nous faire pénétrer dans une civilisation nouvelle.

Tout récemment, M. Henry Roussel, qui, l'année dernière, avait produit ce très beau film, *La Faute d'Odette Maréchal*, a compris à son tour le parti qu'un metteur en scène, hardi et artiste, peut tirer de l'Orient, mais, soucieux de réalisme et non de rêve, c'est dans la voie ouverte par

MM. Luitz-Morat et Pierre Régner qu'il s'est engagé, voie dans laquelle il n'a pas craint de pousser nettement plus loin que ses devanciers, s'enfonçant délibérément en plein désert afin d'en rapporter ce beau



Cliché Feyder

M<sup>lle</sup> STEACIA NAPIERKOWSKA DANS L'ATLANTIDE

film, *Visages voilés, Ames closes*, qui est purement oriental d'atmosphère et qui nous ouvre sur l'âme arabe des aperçus nouveaux et qui nous font, pour ainsi dire, toucher du doigt, l'antagonisme irréductible qui existe entre l'Orient et l'Occident !

Dans quelques jours, ce sera *L'Atlantide*, qui, réalisée pour l'écran par M. Feyder, avec, pour interprète idéale d'Antinea, Mlle Napierkowska, viendra nous apporter une vision nouvelle de l'Orient de rêve !

Et puis, ce sera *Marouf*, qui vient d'être tourné en Tunisie !

Et puis, ce sera dans quelques mois toute une série de films sur *Les Mille et Une Nuits*, que M. Frantz Toussaint entreprend et qui ne pourra manquer d'intéresser si M. Frantz Toussaint sait faire flotter autour de sa pellicule ce parfum d'Orient qui se dégage, si insinuant et si impérieux, de son *Jardin des Caresses*.

L'Orient semble, on le voit, se poser en conquérant de nos écrans ! Réjouissons-nous-en, car avec lui, c'est le soleil, la lumière, c'est la fantaisie, le rêve qui entrent dans nos salles de projection si fâcheusement occidentales !

RENÉ JEANNE.

**Ce que les Directeurs ont vu  
Ce que le Public verra**

**LUI FAIT UN VOYAGE DE NOCES** (*Phun Film, comique*). — Ce n'est pas fou, mais c'est drôle et c'est joué avec entrain par Harold Lloyd et Bébé Daniels. La mise en scène est toujours très soignée et l'on a plaisir à voir avec quelle recherche les Américains confectionnent leurs films comiques. J'ajoute qu'on en éprouve même quelque regret.

**PATHE-REVUE** (*Magazine n° 16*). — C'est certainement le meilleur des Magazines animés que je connaisse et c'est avec un réel intérêt que je regarde tous les quinze jours l'étonnante collection de documentaires que possède le bon camarade Goyer. Il s'en sert d'ailleurs avec mesure et l'on pourrait déplorer de ne pas voir plus de métrage à cette bande qui intéresse le spectateur par sa diversité et surtout par les choses inconnues qui lui sont révélées bi-hebdomadairement.

**L'AME DE KOURASSAN** (*Monat-Film American corporation*). — Un bon Sessue Hayakawa, peut-être pas un des meilleurs, mais certainement l'un des plus vrais et l'un aussi des mieux mis en scène.

La Japonaise qui est la partenaire de Sessue Hayakawa est saisissante de réalisme et de science scénique. On peut lui opposer le fameux Tori de *Forfaiture*, je trouve que dans *L'Ame de Kourassan* elle est bien supérieure au grand artiste que *Forfaiture* nous révéla. Elle a un masque aussi impressionnant que celui de son partenaire et elle sait jouer à la perfection. Je dirai même qu'elle va jusqu'à effacer parfois l'effet produit par Sessue lui-même. Tous les artistes — la plupart Japonais — qui interviennent dans ce film sont bien à leur place et jouent avec conscience et talent des rôles parfois difficiles.

Il faudra voir *L'Ame de Kourassan*, cela vaut le dérangement. (*En public le 15 avril*).

**PETITPONT, FRICOTIN, COCO ET Cie** (*Mack Sennett Comédie, 410 mètres*). — Suite de cascades entremêlées de chutes d'eau, de folles poursuites, de trucs invraisemblables comme seul Mack Sennett est capable d'en imaginer. Selon l'habitude, les animaux les plus doux ont une grande part dans cette comédie et d'ailleurs, il faut reconnaître qu'ils interprètent leur rôle avec un art consommé. Il y a un certain « Doudouille » — un minou — de toute beauté qui joue la comédie, toutes griffes rentrées.

Il faut le voir, ça vaut le dérangement.

**VENGEANCE DE FOLLE** (*Drame en quatre parties, 1.560 mètres*). — C'est Frank Keenan qui, dans un rôle de banquier, est le

protagoniste de ce film sans grand intérêt, mais qui plaira au public parce qu'il est excellemment joué et parce que Frank Keenan est toujours le grand artiste que nous avons plaisir à revoir. (*En public le 8 avril*).

**LES VAUTOURS** (*Frank Brookliss Pictures, grande scène dramatique en cinq parties, tirée du roman « Burning Daylight », de Jack London, 1.780 mètres*). — Une longue histoire de chercheurs d'or qui se déroule, partie en Alaska, partie à New-York. Histoire ni plus mauvaise, ni moins intéressante du reste que tant d'autres similaires et déjà connues. Je préviens d'ores et déjà les amateurs qu'elle ne comporte que très peu de pugilats et que si le browning fait nécessairement son apparition, du moins ne « parle-t-il pas ».

Mitch Lewis joue le rôle de *Burning Daylight* avec assez d'humour et Miss Helen Ferguson est sa partenaire délicieusement attendrissante. Il y a des effets de neige fort réussis, et nous ne nous serions pas ennuyés si nous n'avions pas vu cette semaine tant de jolies choses, bien plus jolies puisqu'elles sont « chez nous ».

**CHARLOT RÉCIDIVISTE** (*Essanay 610 mètres*). — C'est un ancien film de Charlie Chaplin, point si vieux cependant que l'on n'y puisse, malgré tout, apercevoir la nouvelle manière de ce mime incomparable qui sait tout faire avec une maîtrise de soi véritablement extraordinaire.

*Charlot récidiviste* nous fait entrevoir quelques types de rôdeurs, certains hôtels louches et un trio de policemen peu banal.

On rit de bon cœur aux aventures de Charlot, probablement déjà vues et qu'on reverra certainement, mais toujours avec le même plaisir.

(*En public le 1<sup>er</sup> Avril*).

LUCIEN DOUBLON.

**MEMENTO**

**SELECT PICTURES** : *Le destin rouge*, drame, avec Van Daele, 1.600 mètres ; *Bobby est encombrant*, comédie, 280 mètres ; *Un hiver chez les Indiens*, plein air, 225 mètres.

**FOX-FILM** : *La Femme fardée*, réédition, comédie dramatique, 1.625 mètres ; *Le satyre du grand magasin*, réédition comique, 490 mètres.

**CINÉ LOCATION GAUMONT** : *Pulchérie, cuisinière par amour*, comique, 450 mètres ; *Némésis*, d'après Paul Bourget, Union cinématographique italienne avec Soava Gallone, 1.600 mètres.

**ECLAIR** : *Le Fou dansant*, ciné-drame de la Nordisk, 1.200 mètres. *L'épreuve du feu*, comédie gaie, avec Charles Alstrup, 650 mètres.

**ETABLISSEMENTS GEORGES PETIT** : *Les Écumus du Sud*, cinéma en dix épisodes ; *Au pays des chrysanthèmes*, drame, 1.400 mètres.

**Ce que l'on dit,  
Ce que l'on sait,  
Ce qui est...**

**La plus belle...**

**EST-CE** parce que le cinéma ne lui a pas donné toutes les satisfactions qu'elle en espérait ? On dit que la belle Agnès Sourret cessera bientôt de *tourner* pour se consacrer au théâtre. Mai on dit tant de choses...

**CHARLIE** Chaplin a encore trois bandes à produire pour le First National, et après, il tournera pour les *Big Four* ou *United Artists*, mais on parle d'un accord avec Sam Goldwyn et le *Big Four*, qui sans la défection de William Hart aurait été le *Big Five*, ne sera plus que le *Big Three*. Pour peu qu'il y ait de la brouille dans le ménage Douglas-Mary Pickford et que Griffith veuille travailler seul...

**Le vrai ciné-journal.**

**LES** récentes informations parvenues de Russie nous apprennent que la crise du papier atteint chez les bolchevistes un degré d'intensité que nous n'avons pas connu en France.

Mais, comme dans les villes importantes, les cinémas continuent à *tourner*, des journalistes « à la page » ont eu l'ingénieuse idée de projeter leurs informations sur les écrans. Et le public vient en foule dans les salles, lire son Ciné-Journal.

Demain, nous aurons peut-être aussi, sur le boulevard, l'établissement où l'on pourra d'heure en heure, suivre les événements du monde entier, d'après les dernières dépêches d'une Havas cinématographique.

**Un Los-Angeles britannique.**

**SIDNEY** Garrett, un très important producteur de l'autre côté de l'eau, a l'intention de concentrer à Bourne-mouth, en Angleterre, tous les studios et usines de Grande-Bretagne, de manière à créer une sorte de Los Angeles européen.

Il a, à cet effet, acheté 200 acres de terrain et commencera à bâtir dans neuf mois, quand les devis des entrepreneurs du bâtiment auront baissé. Attendons...

**Un Musée cinématographique de la guerre, en Angleterre.**

**ON** confirme la nouvelle que tous les films de guerre pris sur divers fronts vont être recueillis et classés dans une section du *Musée impérial de la guerre* anglais. Là, seraient les parties qu'on n'a pas osé présenter au public, parce que trop effroyables. Quelles leçons pourront puiser là les générations futures ! Et quelle mine de documents. Presque toute la bataille de la Somme fut filmée et sera là !

**A L'U. C. I.**

**LE** chevalier *Barratolo*, le président de la combinaison U. C. I. vient de vendre à l'Angleterre un film tiré d'une nouvelle de d'Annunzio, *Le Navire*, et mis en scène par le fils de celui-ci. Il avait été question d'un gros trust englobant l'U. C. I. italien, l'U. F. A. allemand et la Famous-Players américaine, qui chacun dans leur pays ont la prépondérance sur le marché. Mais seules, l'U. F. A. et la F. P. se sont encore associées.

**Rose de Nice.**

**P**UISQUE les films cinématographiques se transforment en opéras-comiques, pourquoi les opéras-comiques ne seraient-ils pas filmés ?

C'est ce que s'est dit le bon metteur en scène Chaillot. Aussi va-t-il mettre à l'écran l'opéra-comique de Dumestre, *Rose de Nice*, avec une interprétation qui comprend des artistes comme Suzanne Delvé, Mme Kolb, Mlle Paulette Ray, M. Jean Max et Hedquist, le grand artiste de la Swenska.

**ALBUM OFFICIEL**

**du CONCOURS de BEAUTÉ  
des PROVINCES de FRANCE**

(Publié par le "JOURNAL", Édité par "COMEDIA ILLUSTRÉ")

**Dans ce magnifique album seront produits les portraits de toutes les lauréates du concours, dans leurs costumes régionaux.**

**Prix de Souscription : 15 francs**

**Ce prix sera porté à 20 fr. dès l'apparition.**

**Adresser demandes et mandats  
au "Journal", 100, Rue de Richelieu**

**SPLENDID-  
CINÉMA-PALACE**

60, Avenue de la Motte-Picquet  
Métro : La Motte-Picquet-Grenelle  
Direction artistique : G. MESSIS  
Grand orchestre symphonique : A. LEDUCQ

Programme du 25 au 31 Mars 1921

**PATHE-JOURNAL** : *Actualités au jour le jour.*

**Concours de**

**LA REINE DES PROVINCES**

organisé par le *Journal*, 7<sup>e</sup> et dernier groupe  
**A LA RECHERCHE DU GRAND FRISSON**

Documentaire

**LA FAVORITE DU MAHARADJA**

1<sup>er</sup> Episode. — **L'Enlèvement**

**L'INSTINCT QUI VEILLE**

Grand drame des Mers Arctiques

**LA HURLE**

Saisissant film français — Drame de la vie foraine en 5 parties. — Imaginé et mis en scène par M. G. CHAMPAVERT. — Interprété par M<sup>lle</sup> Juliette MALHERBE, M<sup>me</sup> Marthe LEPERS, MM. CHEVALIER, J. BOULLE et Jacques WOLNIS.

**J'veux épouser la Bonne**, Comique

Intermède : **Le Clown LAFARGE**

dans ses imitations.

A l'Orchestre : **La Roussotte** (sélection)

Tous les **Judis** à 2 h. 1/2 : Matinée spéciale pour la Jeunesse.

La semaine prochaine : **Spectacle sensationnel :**

**PRÈS DES CIMES**

**LA CEINTURE DES AMAZONES**

avec AUSSONIA

et **FATTY BISTRO**

## PETITE CORRESPONDANCE

"CINÉMA-GAZINE" répond sous cette rubrique, aux questions qui lui sont posées (deux questions au plus par lecteur et par semaine).

**Bleuette 12 et 18.** — Nous n'avons aucun renseignement sur M. Lagrenée qui est spécialement un artiste dramatique (actuellement au Théâtre des Arts). Quant à M. Mathé, écrivez-lui, 11 bis, rue Quinault, à Paris; lui seul peut vous renseigner exactement.

**Petite curieuse.** — Nous ne pouvons que vous confirmer son mariage, mais nous en ignorons la date.

**Monq.** — Ecrivez Société des Ciné-Romans, 23, rue de la Buffa, à Nice.

**C'est moi, Nice.** — Les prouesses sont vraies. Houdini est né le 6 avril 1874 à Appleton, dans l'état de Wisconsin, U. S. A.

**Henriette Jarrot Château.** — Nous ignorons ces deux détails. Voici son adresse : Société des Ciné-Romans, 23, rue de la Buffa, à Nice.

**Marcel et Raoul, opérateurs.** — Ce que vous demandez est impossible. Nous serons bientôt à même de vous donner satisfaction en mettant à votre disposition les photos des grandes vedettes qui paraîtront en supplément dans "Cinéma-gazine".

**Rosy.** — Vous avez eu un portrait d'Edna Purviance avec Charlot, dans le numéro 7; nous reviendrons sur cette sympathique artiste. Oui, la *Petite Correspondance* est gratuite.

**Futures 22.** — 1° Agnès Souret a été engagée aux Folies-Bergère, après avoir été élue la plus belle femme de France; jusqu'à présent, elle n'a tourné que dans *Le Lys du Mont Saint-Michel*, édité par la Dal-Film; 2° *Le Secret du Sous-marin* n'a été publié que dans un quotidien, n'a pas paru en brochure.

**Régine.** — Adressez-vous à un metteur en scène.

**Une admiratrice de Jackie.** — 1° Eugène O'Brien Hôtel Royalton, New-York City; 2° je ne connais pas l'autre.

**G. O. F.** — 1° Nous ne croyons pas; 2° M. de Max a tourné dans : *Le Son de cloche*, *L'Ami Fritz*.

**J.-M.-J.-A.** — 1° Wallace Reid : Lasky Studio, 6284, Selma avenue, Hollywood (Californie); Jack Warren Kerrigan : Paralto Studio, 5300, Melrose avenue, Los Angelès; 2° Huguette Duflos, 36, boulevard Maiesherbes, Paris; 3° Charlie Chaplin : 1416, La Bréa avenue, Los Angelès.

**Peyre Eugène.** — Vous pouvez trouver chez tous les libraires, les romans-cinéma que nous publions en fascicules à 0 fr. 50; le premier est *Le Fauve de la Sierra*.

**Un lecteur n° 7.** — Non, il n'en manque pas, je vous assure; pour débiter, il ne faut pas avoir un besoin urgent de gagner sa vie; confiez votre lettre aux bons soins de Mabel London, Exchange, 6035, Hollywood (Californie) U. S. A., qui fera suivre.

**Paul Macia.** — 1° Je ne sais pas si nous reverrons cette artiste de sitôt; Maé Murray a tourné dans : *L'A. B. C. de l'Amour*, *La Flétrissure*, *Un Délicieux petit Diable*, *Pour le sauver*, *Amour moderne*, *Le Mignard*, etc... Ruth Roland dans : *Le Tigre sacré*, *Le Cercle rouge*, *Hand's Up*, etc...; 2° Sessue Hayakawa est né à Tokio, le 10 juin

1889 : Robert Brunton Studios, 5311, Melrose avenue, Los Angelès; cet artiste a tourné dans : *La Voix du Sang*, *Fils d'amiral*, *La Trace*, *Le Lotus d'or*, *Souçon tragique*, *Le Sacrifice de Tamura*, etc...

**Petite fleur d'avril.** — 1° Nous serons bientôt à même de vous donner satisfaction en mettant à votre disposition les photos des grandes vedettes en supplément à "Cinéma-gazine"; 2° *De la Coupe aux lèvres* était interprété par Mlle Madys, Messieurs Paul Capellani, Tallier... Les interprètes du *Penseur* sont : Mlle Madys, incarnant Madeleine Dartigue; Mme Jane Even dans Mme Dartigue mère; MM. André Nox dans Pierre Dartigue; Tallier dans Jean Kardec, Finaly dans Georges Bertau et la petite Francia interprétant le rôle du petit Julien.

**Bouton de Rose.** — René Cresté fit d'abord du théâtre; ses débuts au ciné datent de 1908.

**Yette et Deho.** — Nous n'avons pas confirmation de cela; nous ne pouvons pas vous donner l'adresse demandée.

**Nazimova toulousaine.** — 1° Nous donnerons cette biographie; 2° adressez-vous à la poste qui vous donnera ce renseignement.

**Sammy.** — Silvio de Pedrelli : films Louis Nalpas, Villa Liserb, Cimiez-Nice. Pour votre demande de photos, voyez la réponse faite à Marcel et Raoul, opérateurs.

**Mauricette.** — 1° Olive Thomas, de son vrai nom, Olivette Helen Duffly, naquit aux États-Unis, près de Pittsburg, le 20 octobre 1896; décédée le 14 septembre 1920; Blanche Montel, Olinda Mano, aux films Gaumont, 53, rue de la Villette, à Paris. Violette Jyl : films Gaumont, chemin Saint-Augustin, Carras, Nice. Agnès Souret n'a pas tourné d'autre film. 2° Pour les photos, voyez notre réponse à Marcel et Raoul, opérateurs.

**Tête de linotte.** — L'artiste interprétant le rôle de Blanche dans *Les Deux Gaminés*, est Blanche Montel, aux films Gaumont, 53, rue de la Villette, à Paris.

**Harry Peacksen 9. 996.** — 1° Adressez-vous de notre part à l'École des opérateurs cinématographiques de France, 66, rue de Bondy; 2° au Maroc, nous n'en connaissons pas.

**M. L. F.** — Si vous lisez attentivement la *Petite Correspondance de Cinéma-gazine*, vous auriez trouvé ces adresses.

**Paule B... Toulouse.** — 1° Nous ne donnons pas de renseignements de cette nature; 2° nous parlerons certainement de ces artistes.

**Pierre de Messeme.** — M. Lagrenée étant essentiellement un artiste de théâtre, nous n'avons aucun renseignement spécial.

**L'Étincelle.** — 1° Oui, *L'Expédition de Shaktou au pôle Sud* est vraiment authentique; 2° Il n'y a rien eu de changé.

**Marie Foacere.** — 1° Mlle Madeleine Aile est Canzonnette dans *Tue-la-Mort*, aux films Eclipse, 94, rue Saint-Lazare; 2° peut-être; 3° oui, demandez-la lui aux films Gaumont, 53, rue de la Villette.  
IRIS.

**N. B.** — Nous répondrons la semaine prochaine aux lettres qui nous sont parvenues après la mise sous presse du présent numéro.

## NOS CONCOURS

# VOS ÉTOILES PRÉFÉRÉES

- 1° Quels sont vos dix artistes préférés ?  
Quelles sont vos dix artistes préférées ?
- 2° Quelles sont les raisons de votre préférence ?
- 3° Quel est celui ou celle qui incarne le plus parfaitement votre idéal ?

### Exemple :

| 1°                                 | 2°                                                                    |
|------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------|
| 1 <sup>er</sup> Douglas Fairbanks. | à cause de son sympathique sourire.                                   |
| 2 <sup>e</sup> Fanny Ward.         | pour le charme qui se dégage de toute sa personne.                    |
| 3 <sup>e</sup> Charlot.            | parce qu'il est le plus amusant des comiques.                         |
| 4 <sup>e</sup> Huguette Duflos.    | parce qu'elle est la plus gracieuse des vedettes.                     |
| 5 <sup>e</sup> Signoret.           | parce qu'il compose avec talent ses rôles.                            |
| 6 <sup>e</sup> Pina Menichelli.    | à cause de son beau tempérament dramatique.                           |
| 7 <sup>e</sup> Mary Pickford.      | parce qu'elle est la grâce jeune et naturelle.                        |
| 8 <sup>e</sup> Pearl White.        | en qui je vois la plus complète des interprètes du film d'aventures.  |
| 9 <sup>e</sup> Sessue Hayakawa.    | dont les jeux de physionomie sont uniques.                            |
| 10 <sup>e</sup> Mathot.            | parce qu'il incarne ses personnages comme s'il les vivait réellement. |

Chaque concurrent indiquera dans l'ordre de préférence les noms des artistes qui lui plaisent le mieux, sans s'occuper de ceux que nous citons ici, au hasard, comme exemple.

- 3° C'est Cresté qui incarne le plus parfaitement mon idéal.

### Prix :

Lorsque les réponses à ce referendum nous seront parvenues (dernière limite 25 avril), nous en extraierons celles qui nous paraîtront les plus originales et intéressantes, nous les classerons et nous attribuerons les prix suivants aux cinq premières qui seront, en outre, publiées dans *Cinéma-gazine*.

#### LISTE DES PRIX :

- 1<sup>er</sup> Prix. Bon pour une séance de prise de vue dans un studio parisien où le gagnant sera filmé, ou Dix grandes photographies des vedettes de l'écran.
- 2<sup>e</sup> = Six photographies des vedettes de l'écran.
- 3<sup>e</sup> = Un abonnement d'un an à *Cinéma-gazine*.
- 4<sup>e</sup> = Un coffret de parfumerie.
- 5<sup>e</sup> = Un abonnement de six mois à *Cinéma-gazine*.

Nos lecteurs qui désireraient collectionner notre Magazine, peuvent réclamer à leur fournisseur habituel ou à notre Direction, 3, rue Rossini, Paris, n'importe lequel des numéros parus antérieurement. Il n'est pas fait d'envoi contre remboursement. A la commande, joindre le montant (Un franc, par numéro) en timbres, billets, mandat ou chèque.

### SOMMAIRES :

**N°1**

TEXTE: *La Cinégraphie française*, André ANTOINE. — *Le Cinéma à l'École des Arts décoratifs*, Pierre DESCLAUX. — *Biographie d'Agnès Souret*, J.-L. CROZE. — *Marcel L'Herbier. — Comment on écrit un roman-cinéma*, Guy de TÉRAMOND. — *Comment on fait un film: le metteur au point*, HÉBERTAL. — *La Guerre aux Abus*, G. FRANCIS. — *J'aime le Cinéma*, A. MARTEL, etc., etc.

ILLUSTRATIONS: Agnès Souret, Marcel L'Herbier, Dessins de l'École des Arts décoratifs d'après le Cinéma, Une soirée au Ciné par Mars Trick.

**N°2**

TEXTE: *Le Film allemand*, Emile VUILLERMOZ. — *Sancta Anastasia ora pro nobis!*, Guillaume DANVERS. — *Le Cinéma au service de la Science*, Pierre DESCLAUX. — *La Vierge de Stamboul. — Comment on fait un film: le Titrier*, Georges DYERRES, etc., etc.

ILLUSTRATIONS: Photographies de Corinne Griffith, Priscilla Dean, photos d'après *Intolérance*, *L'Homme du Large*, *Li-Hang le Cruel*, *La Vierge de Stamboul*, etc.

**N°3**

TEXTE: *Censure*, André ANTOINE. — *Comment on fait un dessin animé*, O'GALOP. — *Comment on fait un film: Le Scénario*, HÉBERTAL. — *La Mode et le Costume au Cinéma*, Léon MOUSSINAC. — *June Caprice*, Raymond DEUTE. — *La Hurlie*. — *Les Scénarios du Ministère de l'Agriculture*, Pierre DESCLAUX. — *Les Films destinés au public*, L. D., etc., etc.

ILLUSTRATIONS: Photographies de June Caprice, Jean Paige, Francesca Bertini, Pearl White, Agnès Ayres, Eve Francis, Louis Pagnier, dessins de O'Galop, etc.

**N°4**

TEXTE: *Appel au peuple*, Emile VUILLERMOZ. — *Le Cinéma au service de la Police*, Pierre DESCLAUX. — *Une petite Étoile: Régine Dumien*, L. D. — *Comment je suis devenu metteur en scène*, J.-Joseph RENAUD. — *Le Coin du Bêcheur*, A. MARTEL. — *Des scènes comiques*, Z. ROLLINI. — *La 13<sup>e</sup> chaise*. — *Lillian Gish*. — *La Foire aux Idées*, ORCINO. — *Le Namur*, Lucien DOUBLON, etc., etc.

ILLUSTRATIONS: Photographies de Lillian Gish, W. Hart (Rio Jim), Régine Dumien, Lagrenée, O'Galop, Charlot, Lui, Max Linder, Creighton Hale et Yvonne Delva.

**N°5**

TEXTE: *Le Public*, André ANTOINE. — *Les Exploits d'un Corsaire moderne (Le Mœve)*. — *Voyage au Royaume d'Anastasia*, Pierre DESCLAUX. — *L'Atlantide*, Ad. M. — *Créons des Vedettes*, Marcel KETTERER. — *Léon Mathot*, J.-P. — *L'Ordonnance*, X., etc.

ILLUSTRATIONS: Photographies de Léon Mathot, Marion Davies, Melchior, André Roanne, Angelo, Nathalie Kovenko, etc.

**N°6**

TEXTE: *Intérieurs Modernes au Cinéma*, Léon MOUSSINAC. — *Ce que disent les Directeurs*, MESSIE. — *Une Reine du Cinéma: Pearl White*, Ad. M. — *Un grand Créateur de Films: D.-W. Griffith*, René JEANNE. — *Défense et Illustration de la Cinématographie française*, ORCINO. — *Un Conservatoire du Cinéma*, Lucien DOUBLON. — *Le Cinéma et l'Enseignement*, Yves PLESSIS. — *Les grandes Firmes françaises*. — etc., etc.

ILLUSTRATIONS: Photographies de Pearl White (5 photos). — *Christiane Vernon*. — *Le Secret de Rosette Lambert* (3 photos). — *Villa Destin*. — *Fumée Noire*. — *D.-W. Griffith*, Donald Crisp, Barthelme, Robert Harron, Lillian Gish, etc.

**N°7**

TEXTE: *Forfaiture au Théâtre*, André ANTOINE. — *Apprend-on à être metteur en scène*, BOISYVON. — *Charlie Chaplin (Charlot)*, ORCINO. — *Comment ils ont tourné*. — *Jean MONCLA*. — *La Flétrissure*, X. — *Mlle de la Seiglière*, X.

ILLUSTRATIONS: Photographies de Charlie Chaplin (Charlot), 7 photos. — *Les metteurs en scène: M. de Marsan, Abel Gance, Germaine Dulac, Louis Nalpas, Marcel L'Herbier, René Navarre, M. de Morlhon, Le Somprier, Léon Poirrier*. — *Louis Barthou*. — *Dolorès Cassinelli, Huguette Duflos, Romuald Joubé*, etc.

**N°8**

TEXTE: *Appel au peuple*, E. VUILLERMOZ. — *Les Animaux au Cinéma*, Z. ROLLINI. — *Suzanne Grandais*, V. GUILLAUME-DANVERS. — *Le Cinéma au service de l'Aviation*, Pierre DESCLAUX.

ILLUSTRATIONS: Photographies de Suzanne Grandais (6 photos). — *Frank Keenan, Fanny Ward, Miss Enid Bennet, Emmy Lynn, Marcel Vibert, Mildred Harris, Miss Corinne Griffith, Miss Margarita Fisher, Edmond Douheret, Max Murray*, dessin de Helleu, etc...

**N°9**

TEXTE: *Quelques calamités*, J. JOSEPH-RENAUD. — *L'Empereur des Pauvres*, Félicien CHAMPSAUR. — *Le Cinéma remplacera le livre*, Pierre DESCLAUX. — *Juliette Matherbe*, V. GUILLAUME-DANVERS. — *Le Cinéma rapide*, Georges DYERRES. — *L'Art du Maquillage à l'écran*, Ad. M.

ILLUSTRATIONS: Photographies de Juliette Matherbe (4 photos), Mildred Harris, Mathot, Jeanne Brindeau, Gina Relly, Mounet, Régina Badet, Francesca Bertini, Charles Ray, William Duncan, Edith Johnson, etc...

## LES PETITES ANNONCES DE "CINÉMAGAZINE"

Le prix de l'insertion (la ligne DEUX FRANCS doit être joint à l'envoi du texte à insérer, chaque ligne étant comptée à raison de trente lettres ou signes.

**CHAUFFEUR-MÉCANICIEN**, excellentes références, demande place stable maison bourgeoise. **TORRENS**, 72, rue Lauriston (16<sup>e</sup>).

**ARTISTE**, 18 ans, se consacrant entièrement au cinéma, genre comédie gaie, cherche engagement longue durée avec producteur français, belge ou suisse. **E. MUYARD**, à Cinémagazine.

**ÉTUDES et projets** pour toutes installations ou transformations de cinémas et salle de spectacles, Paris, Province. Renseignements gratuits. **METADIEU**, architecte-expert, 49, rue Ramey, Paris. Téléphone. Nord 56-21.

**JEUNE homme** 17 ans, désire correspondre avec jeune fille aimant le cinéma et habitant la France. **Ecr. Mono Axis**, 40 r. de la Lyre, Alger.

**COLE CINÉMA**, 66, rue de Bondy, Paris (X<sup>e</sup>), Cours de projection et prise de vues, Nord 67-52 — 89-22.

**CHAT** Bons de la Défense et titres non cotés, 53, F. Montmartre (9<sup>e</sup>) Banque Baugmartin

**UX pers. disp.** loisirs, j'off. 20 fr. p.j.s. quitt. chez soi. **M. Terrillon**, Domèvres /Durbion (Vosges).

## DOCKS ARTISTIQUES

**MANUFACTURE**  
de Fauteuils et Strapontins à bascules, dep. 16 tr. la pl.

Dépôt des  
Charbons pour projections, lampes à arc.  
Excello, Beck et spéciaux pour la photographie

Marque  
**CONRADY-NORIS**  
les plus réputés du monde entier

Imprimerie Spéciale pour  
Tickets de contrôle. Cartes de sortie, Billets de faveur, Librairie théâtrale, Partitions et livrets.

69, Faub. St-Martin, Paris (X<sup>e</sup>) Tél. : Nord 60-25  
Fournitures générales pour le Spectacle

**L'Acétylox** { Poste de lumière Oxy-Acétyle-  
nique le plus puissant. Four-  
nitures, Oxygène, Acétylène  
dissous. Pastilles terre rare, etc.

Voulez-vous économiser du courant ?  
N'avez-vous que de l'attentif ?

Employez le **Le Phébus**  
l'éclairage idéal par l'incandescence, couvrant un  
écran de 25 m<sup>2</sup> à 20 mètres.

**NOUVEAUTÉ :**  
La Peinture Flamboyante  
Décoration artistique pour décors de théâtre et de salles  
de spectacles — Effet magique.

## INSTITUT CINÉGRAPHIQUE

Place de la République (18-20, Faubourg du Temple)

Ascenseurs -:- Téléphone: ROQUETTE 85-65 -:- Ascenseurs

Préparation complète au Cinéma dans studio moderne, par artistes metteurs en scène :  
MM. Pierre BRESSOL, Nat PINKERSON, F. ROBERT, CONSTHANS, etc. .

## COURS ET LEÇONS PARTICULIÈRES (de 14 à 21 heures)

Les élèves sont filmés et passés à l'écran avant de suivre les cours.

*Si vous désirez devenir une vedette de l'écran*  
*Si vous désirez savoir si vous êtes photogénique*  
*Si vous désirez ne pas perdre de temps et d'argent*  
*Si vous désirez vous éviter des désillusions : : :*  
*Si vous désirez savoir si vous êtes doué : : :*

## ADRESSEZ-VOUS A NOUS !

Nous vous filmerons et vous remettrons pour un prix très modéré quelques mètres de film d'essai, indispensables pour juger de vos qualités à l'écran et savoir si vous pouvez devenir un véritable cinégraphique.

Imp. LANG, BLANCHONG & C<sup>ie</sup>, 7, rue Rochechouart, Paris.

Le Directeur-Gérant : JEAN-PASCAL

N° 10 - 25-31 Mars 1921

LE GRAND JEU

Dans ce Numéro  
le 12<sup>e</sup> et dernier Épisode

# Cinémagazine

PARAIT TOUS LES VENDREDIS

1 Fr.



*Mand était en prison.*

Cliché Pathé.